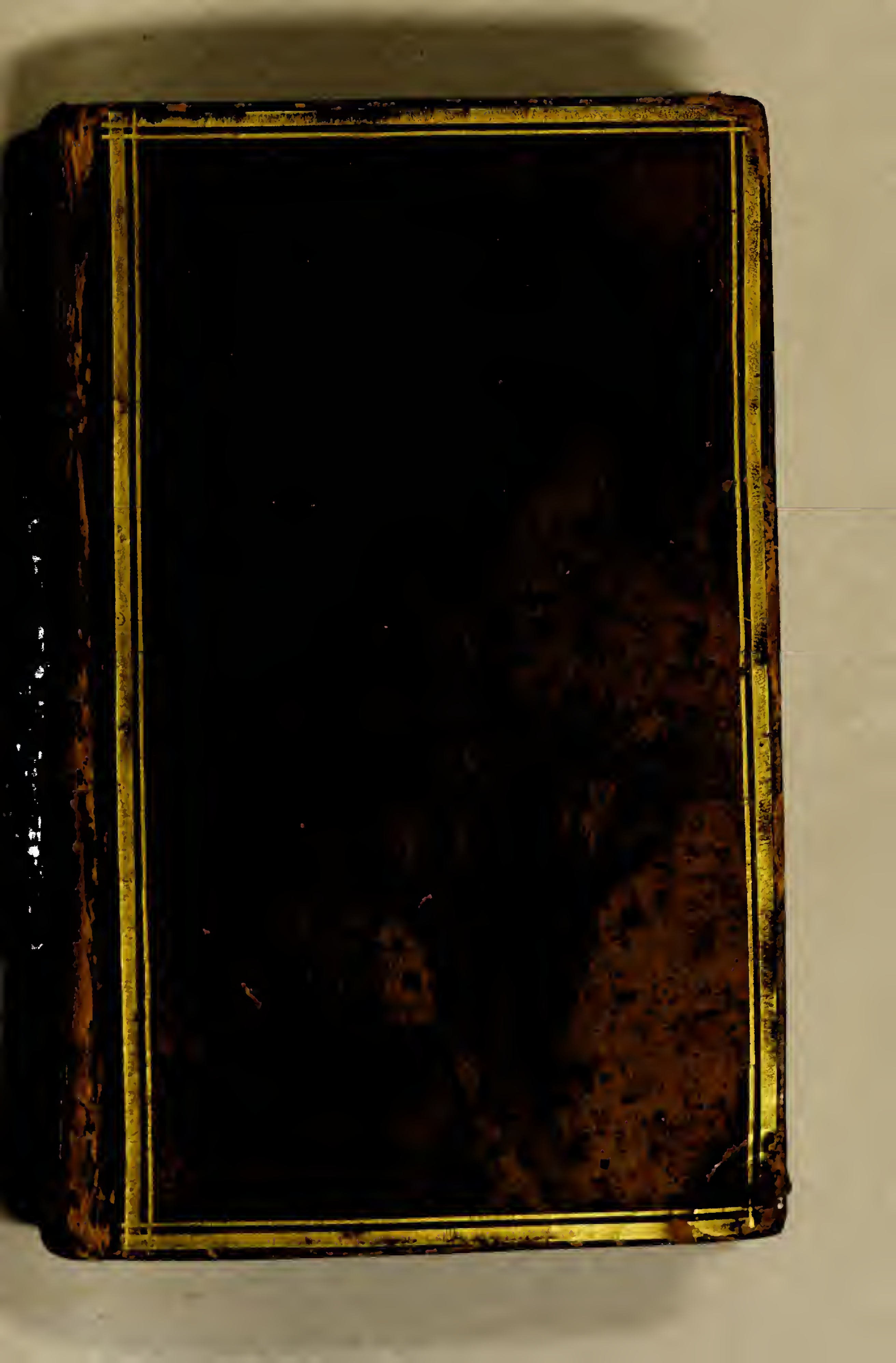
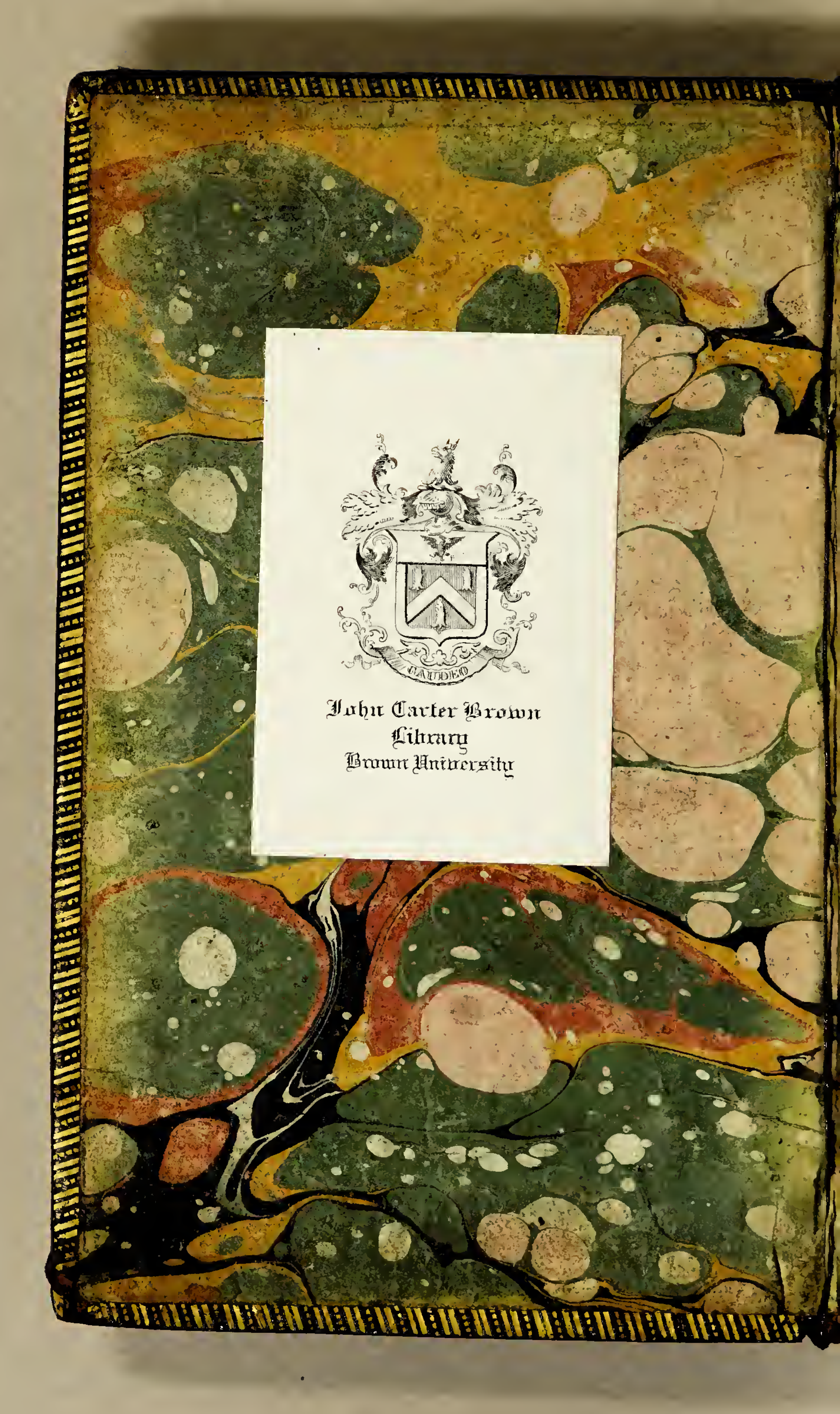
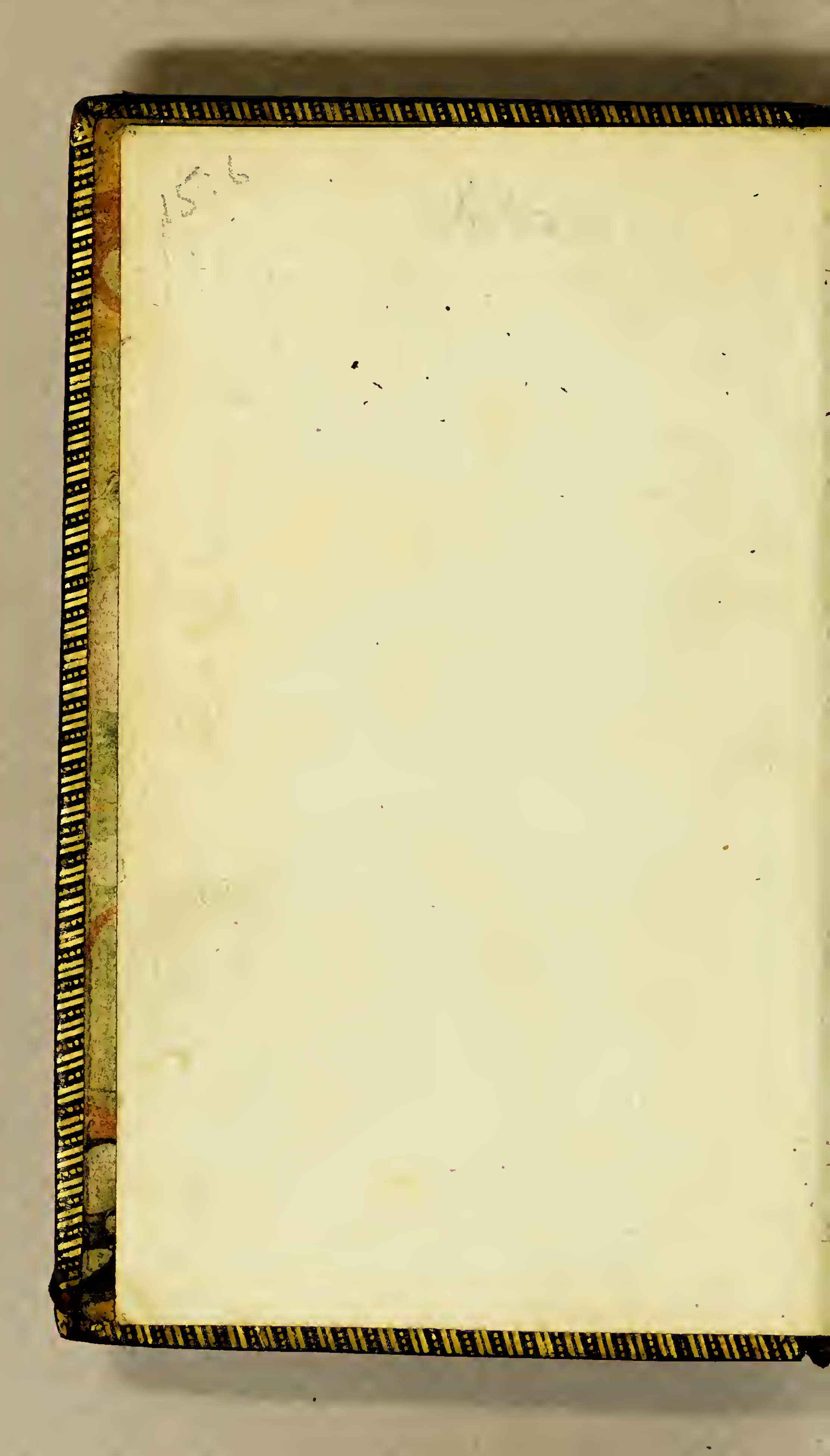


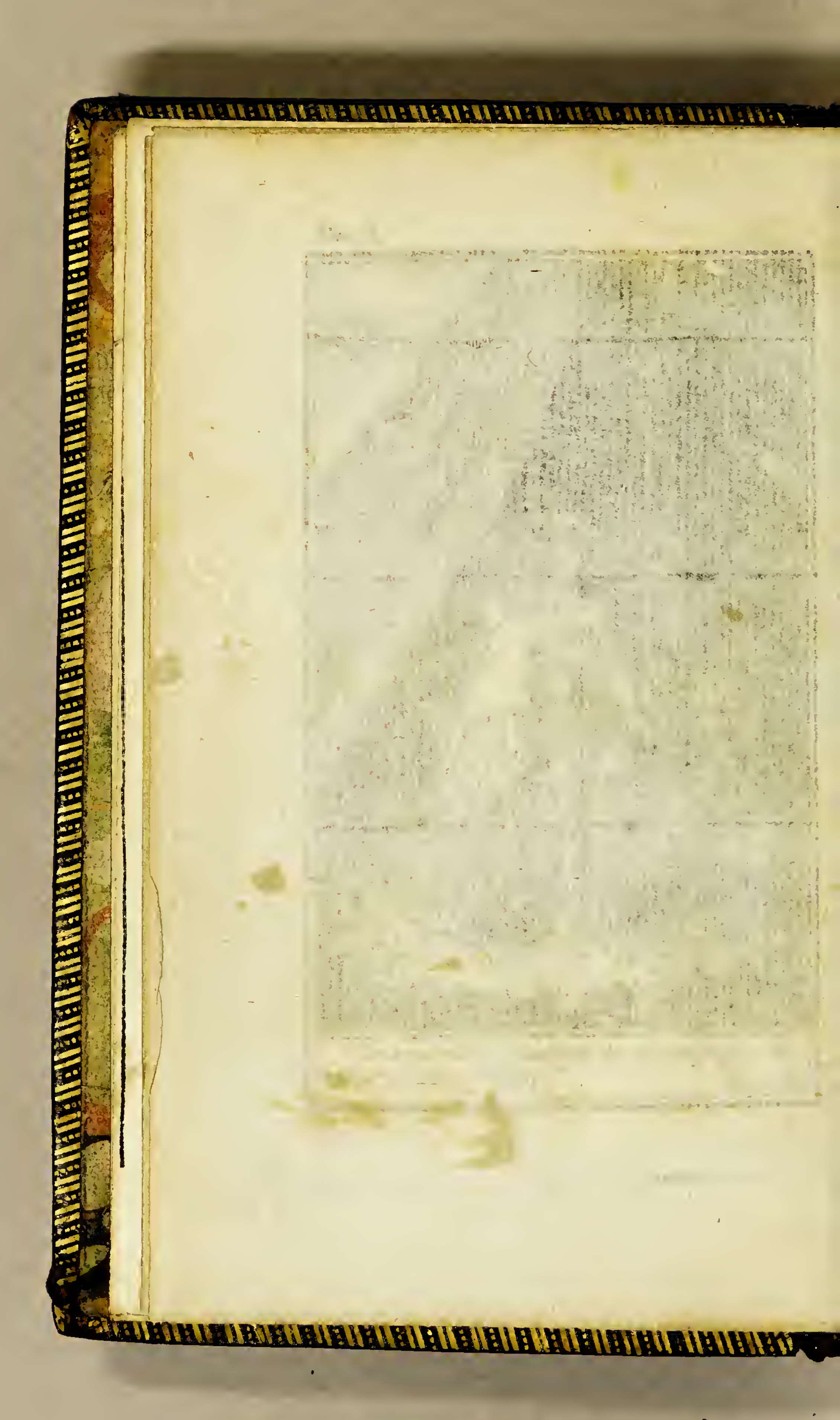

GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University





VEILLÉES AMÉRICAINES.





VEILLÉES

AMÉRICAINES.

SECONDE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez DETERVILLE libraire, rue du Battoir N° 16.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

1795.



VEILLÉES AMÉRICAINES.

ONZIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

Mon père Ourahou, nommé pour conduire les guerriers, se barbouilla de noir, s'enferma dans une tente pour invoquer le Grand-être, et détourner la colère des mauvais esprits; des jeunes gens allèrent pousser le cri de guerre chez les alliés, et revinrent avec mille guerriers: les cris qu'ils poussaient frappaient les montagnes; Ourahou sortit alors de sa retraite, rendit compte des rêves qu'il avait faits, et l'on régla d'après eux les opérations de la guerre.

Tous s'habillant en guerriers, se barbouillèrent la moitié du visage de noir, l'autre de rouge, et le tour des yeux de blanc. Leurs figures étaient plus effrayantes que celle de l'ours en colère ; ils avaient attaché des chevelures, et de grands panaches de plumes rouges dans leurs cheveux, et ressemblaient ainsi plûtôt à des démons qu'à des hommes. Quand ils furent arrivés dans la place, ils formèrent un cercle autour d'un poteau, Ourahou se plaça dans le milieu, et chanta ses exploits d'une voix terrible, frappant le poteau, et faisant les gestes d'un guerrier qui se bat avec fureur. Tous se mêlèrent ensuite pour figurer un combat ; ils faisaient des contorsions affreuses, feignant de se briser le crâne, et se portant des coups de casse-tête qu'ils arrêtaient au moment où il allait frapper.

Après ces préparatifs, nous partîmes pour la guerre, et marchâmes sans ordre, écartés les uns des autres, nous amusant à chasser jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'extrême frontière; alors tous se rassemblèrent, et nous marchâmes en renards, pour surprendre et brûler les villages. Nous dormions pendant le jour, dans le plus épais des bois, sous la garde des sentinelles que j'avais soin de placer autour du camp. La nuit, nous marchions à la lueur des vers luisans que nous portions dans nos mains en avançant sur quatre files, et mettant tous le pied dans la même trace, pour que l'on ne connût pas notre nombre. Nous apperçûmes la fumée du village ennemi, tous les guerriers coururent sur leurs genoux, jusqu'à l'entrée des cabanes qu'ils attaquèrent en loups affamés; y mirent le feu, et massacrèrent ceux

qu'ils trouvèrent endormis. Plusieurs Chippewais se défendirent, comme des ours surpris par des chiens, mais leur bravoure ne put empêcher que la bourgade ne fût dévorée par les flammes. L'aspect des tourbillons de feu qui engloutissaient les cabanes, les hurlemens des vainqueurs, les cris des femmes, des enfans, des vieillards massacrés dans leur fuite me faisaient tressaillir d'horreur. Le soleil en se levant, élaira les arbres couverts de fleurs qui ombrageaient les cabanes à demi-brûlées, et les cadavres étendus sur la terre: le bois retentit du chant des oiseaux qui descendaient des montagnes, pour manger, selon leur coutume, du maïs à la porte des Indiens. La fumée des cabanes incendiées, les cris de désespoir des jeunes femmes et des enfans réduits en esclavage, les effarouchèrent; ils s'envolèrent en

poussant des cris plaintifs, à travers lesquels on croyait entendre la voix de la nature reprochant à ses enfans de troubler, par leur barbarie, la paix de ces délicieuses contrées.

Les Chippewais, avertis par les fuyards, se rassemblèrent comme des buffles attaqués par des loups affamés; les hurlemens qu'ils poussaient au loin frappaient les montagnes. J'allais à leur rencontre, avec les jeunes gens auxquels j'avais appris à marcher en masse, comme les Européens; nous étions au milieu d'une belle prairie émaillée de fleurs, ils sortirent du bois qui la bordait, comme un essaim de moustiques qui vont attaquer un bœuf. Nous fîmes, de très-près, des décharges régulières qui les firent tomber comme des roseaux dévorés par les flammes; les cadavres s'amoncelaient autour de nous, et les braves Chip-

pewais montaient par dessus pour nous assaillir. Les autres guerriers se battirent corps à corps, comme des loups qui se disputent une louve. Ils se perçaient à coups de dagues, se brisaient le crâne avec leurs tomahaw, et s'entre-déchiraient avec leurs dents; tous faisaient des contorsions affreuses, tantôt hurlant comme des ours, tantôt gardant un morne et lugubre silence, qui n'était interrompu que par le sifflement des flèches, les coups de casse-tête et le piétinement de ceux qui, désarmés, luttaient pour se renverser. Pendant ce temps, de nombreux troupeaux de buffles paissaient tranquillement de l'autre côté de la rivière, des bandes de cignes passaient sur nos têtes; et tous ces animaux réunis en frères, semblaient reprocher aux hommes de ne pouvoir vivre en paix dans ces heureux climats.

Les Chippewais vaincus prirent la fuite, comme des bandes d'alouettes chassées par un épervier ; nous les poursuivîmes jusqu'à un fort palissadé dans lequel ils se retranchèrent. Il était placé sur un terrain très-élevé, entouré d'une rivière rapide qui coulait entre deux rangs de rochers taillés à pic. On ne pouvait y parvenir que par une langue de terre très-étroite ; nous aurions pu les y faire mourir de faim, mais les guerriers qui avaient soif de sang, ne purent attendre. Trois rangées d'arbres étaient enfoncées dans la terre, les uns debout, les autres en travers, et garnis de branches entrelacées ; d'autres plus fortes appuyées, d'un bout, sur les palissades, et de l'autre, sur des pieux, soutenaient dans l'intérieur, une galerie sur laquelle ils montaient à l'aide de pieux entaillés, pour lancer des flèches.

Nos guerriers prirent des paquets de branches d'arbres résineux ; et s'approchant des palissades, à l'abri de larges boucliers d'osier recouverts de cuirs mouillés, ils y placèrent des fascines embrasées, et s'efforcèrent d'arracher les pieux. On faisait pleuvoir sur eux de l'eau bouillante et de la résine enflammée, qui les couvrant tous entiers, les changeaient en hommes de feu : ils jetaient aussi des grosses pierres pour les écraser, des cendres et du sable, pour éteindre l'incendie. Les plus braves sortaient du fort, par les ouvertures faites en biais avec deux pieux plantés obliquement, près l'un de l'autre, de cette manière : // ; en sorte que l'on ne pouvait passer qu'un à un, et en se couchant sur le ventre. Ils venaient combattre corps à corps, pour empêcher nos guerriers de lancer des flèches garnies d'étoupe embrasée ;

ils arrachaient sous nos yeux la chevelure de nos morts, et rentrant dans les palissades, ils poussaient des cris de joie, et les plantaient sur les pieux, pour nous insulter. D'autres, déterminés à mourir en braves, se précipitaient au milieu de nous, comme un ours affamé, au milieu des buffles; ils tombaient percés de coups, nous mordant les jambes, jusqu'à ce qu'on leur eût entièrement ôté la vie. Cependant l'astre du jour et celui de la nuit avaient éclairé deux fois ces atroces combats; mes frères, ennuyés de cette résistance, se préparaient à la retraite; Ourahou leur dit :

« Guerriers, ne laissez pas tomber mes paroles sur la terre, car elles sont de valeur. Etes-vous comme les loups, qui ne connaissent pas d'épouse ni d'enfans, et fuient au moindre danger, sans songer à les défendre; ou comme

lescastors, qui se battent avec courage, pour protégèr leurs familles ? n'entendez-vous pas la voix de vos femmes qui vous crient : courage ! courage ! guerriers ! renversez le fort des Chippewais, brûlez leurs tentes et leurs magasins ; ils demanderont la paix, nous resterons tranquilles dans nos cabanes, car la nation puissante des Nadouëssis sera respectée. N'entendez-vous pas les ames de vos parens tués dans les combats, ils vous regardent, ils ont honte de vos projets, ils disent : nous nous sommes trompés, ce ne sont pas là nos enfans ; ces gens ne se battent pas pour la liberté de leur pays ! Je vois les alliés des Chippewais qui vous poursuivent, comme les poules poursuivent les chiens qui prennent la fuite ; je vois la route que vous allez prendre, jonchée de cadavres jusqu'au grand fleuve ; et quand

vous serez sur ses rives, fuirez-vous, ou présenterez-vous vos faces guerrières? laisserez-vous les ennemis piller nos bourgades et nos magasins? Il faudra vous précipiter dans le fleuve ou les combattre; profitez à présent de votre avantage, si vous ne voulez pas que les voyageurs disent un jour, en passant dans nos prairies : c'est ici qu'était la nation des Nadouëssis que les lâches Chippewais ont détruite. Quelle honte! Pour moi, je ne quitterai pas le fort qu'il ne soit brûlé, ou que je ne sois tué! vous direz à ma fille : ton père est mort en brave. Elle vous répondra : cela est bien; et pourquoi n'avez-vous pas suivi son exemple?»

Ses paroles enflammèrent leur courage; ils étaient animés, comme s'ils avaient bu des eaux de feu. Ils portèrent aux pieds du fort, une telle quantité de fascines, que les palissades

tombèrent sous le poids des guerriers qui cherchaient à les éteindre. Les Nadouëssis montèrent sur la brèche, en poussant des hurlemens, et se précipitèrent au milieu du fort. Les ennemis nous attaquèrent avec fureur; nos guerriers tombaient comme des orignaux pris dans un défilé. Nous surprîmes par derrière ceux qui défendaient la brèche, et là commença un combat terrible: les uns, armés de tisons embrasés, frappaient de tous côtés; des femmes se lançaient au milieu de nous pour nous mordre, et jetaient des torches de feu, afin de nous rompre; mais les guerriers marchaient dessus, sans se déranger. La victoire fut long-temps incertaine, tous se battaient pour la liberté; enfin, les assiégés moins nombreux, tombèrent sous le casse-tête: les vainqueurs se répandirent dans les tentes; les

femmes, les enfans, les vieillards assis sur leurs nattes, chantaient la chanson de mort, d'un ton lugubre, sans paraître effrayés du massacre de leurs frères, préférant le trépas à l'esclavage. Ils furent égorgés ; on ne laissa la vie qu'aux jeunes gens et aux jeunes filles, que l'on emmena en captivité. Nous quittâmes aussitôt le fort, n'emportant que les chevélures.

Chaque capitaine emmena ses prisonniers, et lorsque l'on apperçut les montagnes qui bordent l'autre côté du fleuve, un député courut aux bourgades, pour annoncer la victoire : quelque temps après, tous ceux qui étaient restés vinrent au devant de nous, poussant des cris plaintifs en pleurant sur les morts et les blessés. Les yeux perçans d'Odéraï me reconnurent dans la foule, comme une mère reconnaît son fils parmi tous les enfans.

« Te voilà de retour, dit-elle, mon cœur tressaille de joie? » Mes frères lui dirent : « Odéraï, c'est ton ami qui nous a donné la victoire, il a renversé les ennemis, comme les herbes qui tombent sous la faulx. » Odéraï sautait autour de moi.

Je restai avec elle, auprès de nos prisonniers, pour empêcher qu'on ne les tourmentât. Le conseil en fit asseoir beaucoup sur les nattes de ceux qui avaient perdu leurs enfans dans les combats, afin que la nation ne diminuât pas. Ceux qui entrèrent dans les tentes des Sioux furent reçus comme des frères; mais ceux qui tombèrent entre les mains des farouches Hurons furent engraissés, pour être attachés au poteau de mort, et brûlés, en l'honneur des chefs tués dans les combats, ou pour sécher les larmes de ceux qui avaient perdu leurs parens.

DOUZIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

PARMI nos prisonniers, était une jeune femme, qui avait à peine atteint l'âge auquel on peut être mère; elle était belle, comme Odéraï, sa figure était douce comme celle de la colombe, sa taille légère, comme celle d'un jeune faon; sa tête timide penchait vers la terre, comme une fleur qui courbe sa tige; elle chantait la chanson de mort d'une voix si douce, et si plaintive, qu'elle toucha mon cœur : je lui offris des fruits, elle détourna la tête, comme une femme qui a perdu son ami et désire la mort. Odéraï, tout occupée de moi, ne l'avait pas encore vue; je

la conduisis à l'arbre auquel elle était attachée, et lui dis que je voulais l'adopter. Odéraï confuse à son aspect, me dit, en soupirant : « elle est belle, elle va remplacer Eugénie dans ton cœur, tu m'appelles ta bonne mère, tu l'appeleras ton épouse; retirons-nous, sa vue me fait souffrir! » Ses yeux se remplirent de larmes, elle les cacha avec l'une de ses mains, et appuyant l'autre sur mon épaule, elle m'entraîna d'un autre côté, et me dit: « Ontéréé, mon cœur avait bu le plaisir, en te voyant revenir victorieux ; à présent qu'il a apperçu cette jeune femme, il est triste jusqu'à la mort. » Elle garda le silence, puis ajouta : « j'ai mal parlé, laisses tomber mes paroles sur la terre, je vais la détacher du poteau, et la faire asseoir sur ta natte; la femme qui aime, doit tout faire pour le bonheur de son ami; je

l'aimerai comme ma sœur. » Nous allâmes la délivrer, et la ramenions au village, lorsque nous rencontrâmes Ourahou à la tête d'une troupe de Hurons qui l'arrachèrent de nos mains, la lièrent avec tant de force, que ses membres enflèrent aussitôt ; ils la barbouillèrent de blanc et de rouge, pour venger sur elle l'injure faite à Odéraï.

« Père, dis-je à Ourahou, cette jeune femme est ta fille, nous allions la conduire sur ta natte ; pourquoi l'arraches-tu de nos bras ?

— Tais-toi, tu parles mal ! ma fille a été outragée, il faut que je lave son injure dans le sang de cette femme ! » Odéraï tenait les mains de son père, je voulais arracher la jeune Chippewaise de celles des Hurons, elle s'écria d'une voix ferme : « crois-tu que j'aie peur de ces vils esclaves chassés de

leur pays par les Iroquois? non! Ils tueront mon corps, mais mon ame partira sur le champ pour notre pays, ma voix rassemblera tous les guerriers, ils détruiront ces lâches qui tourmentent une femme. »

Ce discours irritant les guerriers, ils l'entraînaient au poteau.

« Frères, m'écriai-je d'une voix forte, mon sang boût dans mes veines; vous me faites un affront, vous déchirez mon cœur, vous arrachez de mes bras, la fille que j'avais adoptée; je ne connais plus de frères, je défendrai ma sœur, mon ame partira avant la sienne pour le pays des ames! et toi, mon père, ta bouche a-t-elle soif du sang de ta fille? ne vois-tu pas qu'Odéraï tient la main de sa sœur, que mon corps couvre le sien, que tes coups nous frapperont avant de l'atteindre? as-tu bu des eaux de feu? crois-tu que

je veuille rentrer dans ta tente après sa mort? je craindrai, qu'ayant soif du sang de tes enfans, tu ne viennes, pendant la nuit, sucer le mien! »

Otoronto, le vieux chef de la tribu des Assénipoëls, passait de ce côté; il entendit mes paroles, et dit aux Sioux qui étaient autour de nous:

« Frères des douze tribus, écoutez mes paroles! avant que vous eussiez fait asseoir les Hurons sur vos nattes, vous n'aviez pas soif de sang, vous viviez paisibles dans vos prairies, transportant vos tentes çà et là, sans avoir de guerre avec vos voisins; vous étiez libres, comme les oiseaux qui parcourent tous les pays, vous suiviez les mœurs de vos pères; à présent que les Hurons sont assis sur vos nattes, vous n'êtes plus libres; vous suivez les usages de ces hôtes; vous aimez à sentir dans vos estomacs, les chairs palpi-

tantes des prisonniers : les cris des femmes, des enfans égorgés charment vos oreilles; la vue d'une jeune fille attachée au poteau de mort, celle des cadavres plaît à vos yeux; vous n'êtes plus ces hommes doux et hospitaliers, que toutes les nations de l'ouest appelaient *les Amis des voyageurs* : aussi ne les voit-t-on plus affluer parmi nous, aussi les ames de nos parens ne viennent-t-elles plus dans nos bourgades; elles craignent d'entendre les cris de mort. Je le demande aux Hurons, devons-nous suivre leurs usages, ou doivent-ils suivre les nôtres? faut-il que, parce que nous n'aimons pas à marcher sur la terre teinte de sang, nous soyons obligés de dire adieu aux os de nos pères, de nous réfugier dans un autre pays, pour y vivre libres? n'est-ce pas plutôt aux Hurons à prendre nos usages ou à se

retirer

retirer dans les déserts? faut-il que nous renoncions à la protection du Grand-père des hommes ; car il ne pardonne jamais à ceux qui tuent ses enfans injustement, tôt ou tard les flèches de sa vengeance les atteignent; les mauvais génies s'emparent de leurs ames, les effrayent, les tourmentent, les font tressaillir, comme un enfant, à l'aspect d'un serpent. Les cris de mort retentissent dans leurs cœurs, ils ne trouvent plus de nattes sur lesquelles ils puissent reposer en paix, le sang coule autour d'eux, les fantômes de leurs victimes les poursuivent, des soupirs douloureux les éveillent ; ils respirent l'odeur infecte des cadavres; leurs ames pèsent sur leurs ames ; le serpent du remords ronge leurs cœurs ; ils détestent la vie et redoutent la mort qui les livrera aux mauvais esprits. J'ai parlé : puissent mes paroles prendre

racine dans vos cœurs, et faire refleurir l'arbre de la paix que vous avez renversé ! »

Les Hurons, frappés par ces paroles, comme un cerf par les cris du caribou, disparurent honteux, dans la foule, et j'allais détacher la jeune captive ; mais elle me repoussa, en me disant :

« Crois-tu que je ne sache pas mourir ; tu me détaches du poteau, c'est pour faire de moi, ta femme ou ton esclave ; je ne puis être ta femme, j'ai donné mon cœur à un jeune guerrier qui viendra me venger ; je ne veux pas être ton esclave ! j'aime mieux mourir ! tu ne peux me tuer qu'une fois, et vivre dans l'esclavage, c'est mourir chaque jour ! laisses-moi apprendre à ces vils Hurons comment on meurt pour la liberté ! »

Ses paroles ranimèrent la rage des

bourreaux, comme le vent ranime des feux assoupis; ils se précipitaient sur elle, lorsque l'on entendit, du côté de la montagne, les chants de paix remplir les airs de leurs calmes et tranquilles accens. Elle appaisa leur fureur, comme le son de la flûte appaise les buffles irrités : ils détachèrent la jeune femme; elle vola vers la colline, au devant d'une troupe de guerriers sans armes, qui, ornés de leurs plus beaux habits, descendaient la montagne : à leur tête était un vieillard portant le calumet de paix dont la vue éteint la soif du sang. Cette troupe traversait la prairie, comme des cerfs qui ne craignent pas d'être troublés par les chasseurs; le chef tenait élevée la pipe de paix dont le foyer était de marbre rouge, et le manche d'un bois léger, sculpté et peint de diverses couleurs; on y avait attaché un superbe éventail

de plumes brillantes, qui annonçait que les députés étaient des guerriers Ottigamies qui se plaçaient entre les Chippewais et les Nadouëssioux, pour empêcher leurs frères de se battre.

Nous nous assîmes en cercle autour d'eux; ils nous présentèrent la pipe de paix; Ourahou la remplit de tabac, prit avec ses doigts une braise dans le feu de mort, tira quelques gorgées de fumée et donna la pipe aux députés qui, après s'en être servis, la firent passer aux spectateurs dont le dernier la leur rendit. Ils demandèrent à être conduits à la tente du grand-chef des guerriers; on les accompagna jusqu'à la bourgade; ils y allèrent en répétant la chanson de paix. Le grand-chef les fit asseoir sur sa natte, prit le calumet, l'éleva vers le ciel en invoquant le Grand-être, le baissa vers la terre, pour se rendre favorables les esprits

qui l'habitent, le tourna vers les quatre points du ciel, pour écarter les mauvais génies; puis le remit au député qui aspira la fumée, et la poussa en l'air, par trois fois, pour honorer le Grand-père des hommes. Les autres députés et les guerriers l'imitèrent, le tenant légèrement, comme s'ils craignaient de flétrir ce gage précieux de la paix.

Après cette cérémonie, l'orateur se plaça au milieu du cercle, et dit:

« Un chasseur de notre nation entendit en parcourant les bois, le sifflement des flèches, les coups de casse-tête; il se glissa d'arbres en arbres et vit ses frères qui ſe battaient; il accourut à perte d'haleine, traversa les lacs, les forêts, sans se détourner, entra tout essoufflé dans nos tentes, et sans vouloir ſumer, ni manger: frères, s'écria-t-il, les Nadouëssis et les Chippewais se dé-

chirent comme des insensés ; cueillez des branches de Wampum (*symbole de la paix* ,) prenez le calumet et courez vous jeter au milieu de vos frères ! » Il dit, et tomba mort de fatigue. Nous ne nous sommes pas arrêtés à pleurer sur lui, nous avons laissé nos viandes à moitié cuites dans la chaudière, nous avons pris la pipe de paix, et sommes accourus ; mais hélas ! nous sommes arrivés trop tard, et trouvant la terre teinte de sang, les arbres brûlés, nous nous sommes dit : » nos frères se sont battus ! des pleurs ont coulé de nos yeux ! Quels hommes êtes-vous donc, pour renverser ainsi le vieux arbre de la paix qui ombrage le pays de l'ouest ? comment arrêterez-vous les hommes barbus qui se répandent dans les bois, comme le feu dévore les herbes de la prairie ? Réunissez-vous contre eux ;

serrez-vous comme des buffles attaqués par les loups : si vous êtes unis, ils ne pourront vous vaincre ! croyez aux paroles de vos frères les Ottigamies ; ils ont dans leurs tentes beaucoup de chevelures de ces Hommes-barbus qui ne sont forts, que parce qu'ils forment un corps qui a mille pieds, mille bras qui se remuent à la fois ; car vos flèches portent aussi loin des coups plus assurés que leurs bouches à feu ; vous êtes plus braves qu'eux, mais vous vous battez sans cesse ; ils fomentent le feu de la discorde ; enivrent les jeunes gens pour leur faire rompre la paix, séduisent les jeunes filles, pour surprendre les secrets du conseil ; et vous ne favorisez que trop leurs projets de destruction des Hommes-rouges, par vos dissensions continuelles. Allons, mes frères, donnez-vous la main, que ces

fourrures couvrent les morts, que ces colliers ferment les plaies des blessés! cette pipe de paix renferme mes paroles: elles sont confuses comme celles d'un homme troublé par un voyage précipité, mais mes sentimens sont purs; je vous ai parlé comme à des frères que je porte dans mon cœur! »

Les députés offrirent des présens, Otoronto dit:

« Mon frère l'Ottigamies, tes paroles sont de très-grande valeur, jamais elles ne sortiront de nos cœurs, c'eſt le Grand-père des hommes qui te les a dictées; nous avions bu des eaux de feu, & nous nous battions comme des insensés; tes paroles nous ont séparés, comme celles d'un père séparent des enfans qui se battent sur sa natte: je te remercie d'avoir rétabli le chemin qui était rompu entre le Chippewais et nous, ma na-

tion n'a pas de présens assez riches, pour être une digne récompense de si grands services ; mais attaches ceux-ci à l'arbre de la paix, afin que l'on sache que c'est toi qui l'a relevé. »

Puis il jeta dans le feu, qui brûlait au milieu de l'assemblée, un casse-tête, un arc, des flèches, une dague, présenta aux députés des colliers de paix, pour la rappeler à leurs enfans. Quand l'assemblée fut finie, on donna un festin aux députés qui partirent accompagnés de quelques chefs pour aller relever l'arbre de la paix.

Après leur départ, le grand chef distribua les présens qu'ils avaient apportés ; mais il n'en donna pas à Otoronto, chef des Assénipoëls, parce qu'ils n'avaient pas été à la guerre.

Otoronto se leva bouillant de colère, et s'écria : « Grand-être, et vous tous Esprits du ciel, de la terre

et des eaux; qui entendez toutes les paroles des hommes, ames de nos pères qui voltigez autour de nous, et vous tous guerriers, je vous prends à témoin de l'injure faite à notre tribu! et toi, grand-chef, qui es inspiré par les mauvais esprits, conduit par les jongleurs et par ton amour pour la guerre qui t'amène des présens, je laisse sur ta tête le poids de cette injure: tu attires des nuages sur le ciel bleu de la paix qui éclairait les douze tribus, tu coupes les lianes qui les tenaient entrelacées les unes dans les autres comme des branches d'arbres; mais écoutes mes paroles, elles renferment celles de toute ma tribu: j'entends autour de moi les ames de nos pères qui frémissent de rage, l'injure que tu as faite à leurs enfans les a blessés; ne les entends-tu pas me dire: Otoronto, tes paroles

de paix ont fait tressaillir nos cœurs de joie, celles du grand-chef des guerriers les ont fait frémir de colère; ne souffres pas que de vils étrangers corrompent les mœurs de la nation, que les fleuves de leur pays mêlent leurs ondes impures aux eaux limpides du Fleuve! Si tes frères des douze tribus aiment à les suivre, dis-leur adieu, car ils ne sont plus nos enfans; vas dresser ta tente au milieu des bois du nord, tu y marcheras librement, sans rencontrer des Hurons qui te détournent de la route que suivaient tes ancêtres: leurs ames iront avec toi, elles te répéteront sans cesse: tu as bien fait! Si tes frères les Assénipoëls aiment la liberté, ils te suivront; nous leverons le casse-tête contre ceux qui voudraient nous la ravir, ils apprendront que celui qui se bat pour elle, est invincible!

Ah ! mes enfans, que la liberté plaît à mon cœur ! ce mot est plus agréable à ma bouche que les viandes les plus délicates : qu'il est doux de ne faire que ce que l'on veut, sans nuire à son frère ; qu'il est doux de ne faire que ce qui est utile à la nation ; qu'il serait doux de n'être pas obligé de lever le casse-tête pour obéir au grand-chef, qui dicte facilement les délibérations du conseil ! ah, mes enfans, vous ne savez pas combien il en a coûté à vos pères pour conserver cette liberté dont on veut vous priver ! Je vois étendus sur la terre, rouge de sang, les cadavres des guerriers tués par ceux qui voulaient nous la ravir ; la natte du conseil est encore teinte du sang de ceux qui voulaient subir un honteux esclavage ; et vous abandonneriez ce bien précieux ! ah mes enfans, gar-

dez-le

dez-le bien ; vous ne savez pas ce qu'il en coûte pour le recouvrer lorsqu'on l'a perdu ! J'en apperçois parmi vous qui chérissent le grand-chef, parce qu'il leur donne des présens ; et qu'avons-nous besoin de lui ? depuis long-temps mon cœur me dit que nous pouvons nous en passer : les chasseurs lui apportent le plus beau gibier, les guerriers lui conduiſent les plus belles captives ; les députés, les plus beaux présens, et que fait-il pour la nation ? il nous envoie nous rompre les membres à la guerre, et reste tranquille sur sa natte ; il écoute les délibérations du conseil et ne fait que ce qu'il veut ; encore s'il ne trahissait pas les intérêts de la nation ; mais je l'ai vu souvent donner des présens à de jeunes guerriers, pour leur faire porter la guerre chez nos voisins, et vendre la paix : c'est lui qui a at-

tiré les Hurons qui vous conduisent comme des enfans ; je les vois toujours dans sa tente, ils aiment le sang, et c'est pour cela qu'il les préfère, parce qu'ils le débarrassent de ceux qui lui déplaisent ; je lui demande ce que sont devenus tels et tels qui sont disparus du milieu de vous ? vous avez cru qu'ils étaient morts en voyage, il sait bien où sont leurs cadavres, car c'est lui qui les a fait tuer; leurs ames sont venues dans ma tente, crier : venges-nous ! Oseras-tu démentir mes paroles ? je te conduirais sur la place où ils sont, toute la nation verrait ta faute, et ferait suspendre leurs cadavres au-dessus de toi, pour te punir de tes crimes ! c'est toi qui tues tous les guerriers qui meurent dans les combats ; c'est toi qui jonches les frontières de leurs corps ; c'est toi qui les attaches au poteau

de mort. Jusqu'à ce jour, j'avais gardé ces paroles dans mon cœur, pour ne pas troubler le ciel bleu de la paix ; mais elles s'y sont accumulées, il n'a pu les contenir : que les chefs des tribus les méditent ; pour moi, je vous dis adieu, je vais vivre en liberté dans les déserts! »

Les paroles d'Otoronto en tombant dans le cœur des vieux chefs, y allumèrent le feu de la colère, comme le caillou qui tombe du rocher sur la pierre de métal, met le feu aux mousses, et embrâse les forêts.

Omourayou dit aux chefs :

« Grands-pères de la nation puissante des Nadouessis, écoutez mes paroles! La voix d'Otoronto est forte comme celle des vents qui retentissent dans les cavernes, elles ont frappé vos ames ; les miennes seront douces comme celles du zéphir, elles

plairont à vos cœurs. Le ciel bleu de la paix se couvre des nuages, que vos bouches emflammées par la colère soufflent de toutes parts; le feu qui étincelle dans vos yeux allume les éclairs, vos murmures forment la foudre; qui va-t-elle frapper? Le vieux chef des Assénipoëls pleure en voyant cet orage, parce qu'il aime son pays; il vous a dit la vérité, et beaucoup d'entre vous lancent sur lui des regards furieux; est-ce parce que vous aimez mieux le grand-chef que la nation, ou parce que vous n'aimez que vous seuls? Otoronto chérit la paix qui fait fleurir les nations, et vous le frappez au moment où il sépare les frères qui se battent; vous agissez comme des insensés: lavez votre faute, fermez les plaies de son cœur, en lui donnant des présens; ce serait bien dommage que la tribu des Assénipoëls

nous quittât! et toi, Otoronto, pourquoi abandonner tes frères? qu'iras-tu faire dans ce pays de neige? tu n'y as jamais été que pendant la belle saison; mais pendant l'automne et l'hiver, il est couvert d'eau fangeuse; ce n'est qu'un vaste marais où tu ne trouveras que des ours blancs, pour gibier; l'air y est rempli de brouillards, le ciel couvert de nuages, les fleuves de glaçons; les forêts sont hérissées d'épines et de ronces, leur feuillage sombre couvre des ombres épaisses; sur leurs branches sont assises les ames plaintives des voyageurs qui y sont morts de faim: leurs soupirs se mêlent aux cris des hiboux. Vous serez obligés de vous enfermer, comme les Hurons, dans des cabanes pleines de fumée, de vous entourer de palissades, pour n'être pas dévorés par les ours, ou attaqués par

les Eskimaux que la faim chasse de leurs huttes.

Et que deviendrons-nous, lorsque vous ne serez plus auprès de nous? nous serons tristes, comme des femmes qui ont perdu leurs époux; nous irons verser des larmes sur la place où sont vos tentes, nous dirons : ici reposaient nos frères les Assénipoëls, mais ils n'y sont plus! nous chanterons la chanson de mort, parce que vous ne vivrez plus parmi nous.

Vous partez, mais direz-vous aux os de vos pères : suivez-nous? ils répondraient : nous sommes avec les os de nos ancêtres, nous ne voulons pas les quitter : frères, méditez mes paroles! »

Nul orateur ne parla.

« Je t'en prends à témoin, s'écria Otoronto, bouillant de colère, les chefs n'écoutent pas tes paroles de

paix, ils voient leur frère prêt à partir, ils ne lui disent pas : frère, restes avec nous : ils me haïssent, parce que je n'aime pas les Hurons, leur haine plaît à mon cœur ! mon sang s'allume dans mes veines, je brise le calumet de paix, je retire le casse-tête du feu dans lequel il brûlait, je lève la hache, pour couper les liens qui nous unissaient ; nous étions frères, nous sommes ennemis ! Nos parens ne nous blâmeront pas d'avoir quitté les esclaves des Hurons, pour aller vivre libres dans les déserts : qu'avons-nous besoin d'un grand-chef ? chacun de nous ne sait-il pas que la règle de sa conduite est la volonté de tous ses frères, que le but est l'utilité de la nation : la liberté éclaircira le ciel, fondera les glaces et chassera les nuages ; les ames des voyageurs nous diront : vous avez bien fait de fuir

l'esclavage ; la liberté peuple les déserts ; l'homme trouve une patrie partout où il trouve cette précieuse liberté : et qu'aurons-nous à craindre des Eskimaux ? ne sont-ils pas aussi jaloux d'être libres ! Si nos pères demandent où sont leurs enfans, vous leur direz : ils ont fui dans les déserts, pour n'être pas esclaves ; ils répondront que nous avons bien fait.

Allons ! mes enfans, levez-vous de la natte de servitude, et venez avec vos femmes et vos enfans, portez les vieillards sur vos épaules, pour aller vivre dans le Nord ! »

Il dit, passa à travers la foule, sans dire : « adieu ; mes frères ! » sortit accompagné des Asséniipoëls, qui levèrent leurs tentes, et s'en allèrent avec lui. Ils portèrent leurs bagages aux bords du fleuve, montèrent dans leurs pirogues, et fen-

dant légèrement les eaux, ils disparurent comme des nuées d'oiseaux de passage.

Cependant tous les veillards immobiles sur leurs nattes, gardaient un profond silence, le grand chef était morne, comme un coupable; enfin le chef de la tribu des Wawpeentowahs se leva et dit :

« Grand chef, écoutes mes paroles, elles sont de valeur pour toi!

Les paroles d'Oronto sont tombées dans nos cœurs, elles y ont excité une violente tempête; se peut-il qu'elles soient vraies? Otoronto n'est pas un menteur, mais le conseil n'a pas vérifié ses paroles; il ne peut te faire étrangler sur la natte du conseil, comme un meurtrier : mais prends garde qu'aucun de nous ne voie des choses semblables. Tous nos regards vont être fixés sur toi, nous aimons

la liberté autant qu'Otoronto, et ne voulons pas te la vendre; tu dois vivre pour la nation, et non la nation vivre pour toi; tu es à elle, elle n'est pas à toi; elle te nourrit, ce n'est pas pour que tu la trahisses : tu t'entoures de Hurons, pour te rendre redoutable; je te conseille, en frère, de les éloigner : jamais celui qui médite le meurtre, ne meurt sur sa natte. Tous les guerriers se lèveront à-la-fois, ils te tueront, toi et tous ceux qui t'entourent, parce qu'ils aiment la liberté. Vois-tu le buffle se laisser conduire par les cornes? il éventrerait celui qui voudrait le faire. Crois-tu que les hommes soient au-dessous des animaux, et nés pour être esclaves?

Tu viens à l'instant de nuire à la nation, tu lui as fait perdre, par entêtement, une partie de ses en-

sans que tu as offensés; je te le répète, prends garde à ce que tu fais!

Et vous, vieux chefs des tribus, retournez dans vos tentes, assemblez les vieillards, répétez-leur les paroles d'Otoronto, pour qu'ils nomment un vieillard qui conduise le grand-chef, et l'empèche de s'écarter de la route qui conduit au bonheur de la nation! »

Tout le conseil applaudit au discours du vieillard, et, bientôt après, ils envoyèrent des députés pour veiller la conduite du grand-chef.

TREIZIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

Lorsque les affaires de la nation furent terminées, je rentrai dans la tente de mon père ; Odéraï vint danser autour de moi, en élevant ses mains au-dessus de sa tête, et les frappant avec beaucoup de force ; puis elle s'asseya et me dit : que je suis joyeuse de te revoir ! je suis comme une colombe qui voit revenir au nid son époux long-temps poursuivi par les chasseurs. Viens, père Ourahou, célébrer tes exploits et les siens ! » Mon père et sa jeune fille chantèrent la victoire que nous venions de remporter.

Le soleil embrâsant l'air, nous levâmes nos tentes, et quittâmes la prairie pour aller les dresser dans les bois, sur les bords de la rivière, à l'ombre des platanes, dont les tiges entrelacées de lianes forment des voûtes épaisses de verdure. J'aimais à errer dans ces forêts ; ma vie passée se présentait à mon esprit ; j'allais m'asseoir sur le bord des eaux, mes idées suivaient leur cours jusqu'à la mer, et de là volaient vers toi, mon Eugénie ! Odéraï, qui avait toujours soif de me voir, venait me rejoindre; je lui communiquais mes pensées ; ses réflexions naïves plaisaient à mon esprit, ses témoignages d'amitié charmaient mon cœur : je lui parlais du grand être, et de ses idées d'amour pour les hommes, empreintes sur les feuilles des arbres, et sur tous les objets qu'il a créés pour leur plaisir,

leur utilité. Nous écoutions le chant des moqueurs qui répétaient tous les sons qu'ils avaient entendus et les chants qu'Odéraï avait entonnés la veille.

Nous nous trouvâmes un jour en face d'une île charmante, qui paraissait peuplée d'oiseaux, et pleine d'arbres fruitiers. Odéraï se mit à la nage, pour y aller, m'invitant à la suivre. D'un côté, la grève d'un sable blanc était bordée d'une ceinture de fleurs qui terminait la prairie; de l'autre, des érables qui soutenaient au-dessus des eaux, des massifs de lianes, s'étendaient jusqu'à la montagne, laissant à une foule d'arbres et d'arbustes, la liberté de croître autour d'eux.

« Que ce pays plaît à mes yeux, dit Odéraï; que de paroles il dit à mon cœur! j'y vois mon enfance et ma première jeunesse! je jouis de ma vie

passée, de ma vie présente; mon ame tressaille de joie; je suis heureuse comme si j'étais dans le pays des ames! »

Odéraï gardait le silence, elle marchait lentement, sa tête était penchée, son bras appuyé sur mon épaule, ses regards fixés sur la terre : « Bon-ami, dit-elle, les plaisirs forment devant mes yeux des danses qui troublent mon esprit; mon ame fléchit, comme une jeune branche sous le poids de deux oiseaux qui se caressent; je me repose sur toi, comme une plante brûlée par le soleil, s'appuie sur la tige d'un arbre. » Je regardai ma jeune mère; les derniers rayons du soleil couchant firent étinceller sur sa joue, une larme d'amour; elle mit sa main sur mes yeux, en disant : « Bon-ami, ne me regarde pas ainsi, tes yeux me brûlent! » Elle me quitta, courut

à la cime d'un rocher, et après y être restée quelque temps, elle revint; en me disant : « mes yeux étaient pleins de ton image, ta présence avait affaibli mon ame, tes doux regards avaient égaré mon esprit, j'ai été m'asseoir sur la cîme de la montagne, j'ai regardé l'horizon, le cours des fleuves; mon esprit s'est rempli de l'idée du grand être, je reviens plus forte auprès de toi !

— Belle Odéraï, tes paroles sont douces comme celle du rossignol; mais le soleil a disparu derrière la montagne, les ténèbres s'étendent sur la terre, de grands nuages couvrent le ciel, je ne vois pas de vers-luisans pour nous éclairer; nous ne pouvons retourner à la bourgade sans nous heurter contre les arbres, je vais construire une hutte de feuillage.

— Je le veux bien, Bon-ami, je suis faible devant toi, comme une fleur devant le soleil; mais j'y resterai sans crainte; les jeunes femmes ne me montreront pas au doigt; les guerriers ne diront pas : « Odéraï qui nous repousse quand nous allons nous asseoir sur sa natte, y reçoit Ontéréé. » Ils savent que tu m'honores; mais je crains que mon père ne pleure sur notre natte, quand il ne nous y verra pas : gagnons l'autre rive à la nage, je te conduirai à travers les bois. »

Je nageais auprès d'elle, nous entendîmes le bruit des rames qui frappaient les ondes avec force; nous nous cachâmes dans les roseaux et vîmes bientôt une petite lampe qui nous fit reconnaître Ourahou. Nous montâmes dans sa pirogue, il nous dit : « l'inquiétude ma chassé de ma tente,

en me disant : « tu as donc encore perdu tes enfans ? vas ! cours les chercher ! Vous voilà : mon cœur boit le plaisir ! » Nous voguâmes paisiblement sur le lac ; le silence de la nature, la présence d'Odéraï, que je regardais comme un ange descendu sur la terre, pour adoucir les rigueurs de mon sort, des pensées agréables émurent si doucement mon ame, qu'elle goûta quelques instans le plaisir que le grand-père des hommes leur donnera dans le pays des ames. Odéraï me tira de ces délicieuses rêveries, en racontant à son père les circonstances de notre course. Ourahou me prit par la main et me dit : « mon fils, tu m'honores en honorant ma fille, tu n'es pas comme tous les Hommes-barbus, dont le premier soin, en entrant dans une tente, est de séduire les filles de leurs hôtes,

sans s'inquiéter si les parens en mourront de regrets. Le grand-père des hommes te récompensera de ta sagesse, en te donnant pour épouse, celle que tu as respectée. »

Odéraï dansait, en entendant parler ainsi son père; mais son discours me frappa comme une triste prédiction frappe un esprit faible. Nous rentrâmes dans notre tente, cette promesse d'Ourahou ne cessait de me tourmenter, de troubler mon repos, lorsqu'Omourayou, le frère de mon cœur, entra dans la tente, et nous dit : « frères, réjouissez-vous! dansez autour de moi! les arbres se sont couverts trois fois de fleurs et de fruits depuis que je sers les parens de la jeune Omaïra; j'ai été à la chasse, à la pêche pour eux; ils m'ont trouvé bon chasseur et bon guerrier; ils ont reconnu que mon

humeur était douce, que je serais bon père et bon époux; ils me permettent de m'asseoir sur la natte de leur fille; je viens vous inviter à la fête. »

Odéraï sauta de joie : elle se revêtit de ses plus beaux habits, attacha dans ses cheveux la peau d'un petit perroquet verd-céladon, posa sur sa tête une couronne de plumes de coq grises, à franges dorées : elle suspendit à ses oreilles des colibris, qui le disputent à l'éclat des diamans, passa autour de son col des colliers de perles et de graines brillantes qui soutenaient des pièces d'or; elles ornaient son sein doux comme celui d'une colombe. Ses bras et ses jambes étaient décorés de tresses de différentes couleurs auxquelles étaient suspendues des plumes brillantes; une large pièce de drap écarlate, garnie de franges d'or, était attachée

sur l'une de ses épaules, et couvrait une partie de son corps; l'autre n'était ornée que par la nature. Elle portait à sa ceinture une frange de longues plumes fixée sur une tresse de peau brodée avec des coquilles en compartimens. Odéraï était belle comme une fleur qui vient d'éclore, et cache sous une feuille une partie de ses charmes; ou comme l'aurore qui se voile de nuages étincelans. Ourahou se vêtit en guerrier; je me décorai de mes habits européens; nous allâmes sur la place où tous nos frères étaient réunis.

Omourayou, Omaïra, beaux comme des oiseaux qui ont changé de plumage, sortirent de leurs tentes, accompagnés de leurs parens, et s'avancèrent au milieu de la place, entre deux haies de guerriers; quand ils furent auprès du chef de la bourgade,

il les montra aux Indiens assemblés, et leur dit :

« Frères, le brave Omourayou, la belle Omaïra viennent vous dire qu'ils se prennent pour époux.

Omourayou, veux-tu qu'Omaïra soit ton épouse? — Oui! » répondit-il, avec fermeté.

« Omaïra, veux-tu qu'Omourayou soit ton époux ? — Oui! » répondit-elle d'une voix timide.

Alors les guerriers placèrent leurs flèches sur leurs arcs, les déchargèrent au-dessus de leurs têtes.

Le vieux chef dit : « frères, Omourayou, Omaïra sont époux ! »

Omourayou tourna autour de la place ; il prit Omaïra sur son dos, et la porta dans une tente qu'il venait de construire : il fut suivi par les guerriers qui l'applaudissaient.

Les jeunes époux et leurs parens

donnèrent un grand festin qui fut suivi de danses et de chants. Odéraï était ivre de joie ; le plaisir d'être parée affaiblissait son esprit ; elle était moins timide et moins sévère avec les jeunes gens qui lui donnaient des éloges. Elle dansait en étalant ses ornemens, et s'approchoit de moi, pour me faire admirer ses charmes.

A la nuit, Odéraï fut punie de sa légèreté : elle était accablée de fatigue, et dormait profondément ; tous les jeunes gens dont elle avait reçu les éloges, vinrent dans la tente avec une lampe de branche d'arbre, s'approchèrent de sa natte, la priant de les recevoir. Elle détournait la tête ; ils se retiraient en murmurant ; mais l'un d'eux resta plus long-temps, et lui dit :

« Odéraï, tu étais belle hier comme

le soleil; l'éclat de tes yeux a ébloui mes yeux; ton image y est restée, comme celle de l'astre du jour reste dans les regards de ceux qui le fixent; car rien n'est plus beau dans la nature, que le buste d'une jeune femme animée par le plaisir! Pendant que tu dansais, tes gestes, tes regards, toute Odéraï m'a invité à venir sur ta natte; à présent pourquoi me repoûsse-tu; pourquoi ne veux-tu pas éteindre le feu que tu as allumé dans mon cœur?

Tu es la plus belle des Siouses, je suis un brave guerrier, tu peux me recevoir sur ta natte sans te déshonorer; demain, je t'apporterai des plantes pour cacher nos amours.

Odéraï! pourquoi détournes-tu la tête? regardes-moi avec des yeux aussi doux que l'étaient les tiens, lorsque je te disois que tu étais belle;

tu buvais le plaisir, tu paraissais me tendre les bras, aujourd'hui tu me repousses; ton cœur est-il léger comme la plume, que le vent fait tourner de tous les côtés? Odérai! Odéraï! que tu fais de mal à mon cœur! Des larmes d'amour coulent de mes yeux; il me brûle, et je souffre plus que si j'étais attaché au poteau de mort! Odéraï! j'ai bravé seul plusieurs guerriers ennemis; et je tremble auprès de toi! prends pitié de mes peines! la colombe ne repousse pas toujours le tourtereau qui gémit auprès d'elle; ses tendres soupirs, la vapeur embrâsée qui sort de son bec de rose enflamme sa compagne, elle cède à ses desirs; ils boivent la volupté! Belle Odéraï! donnes-moi ta main, que je la pose sur mon cœur, afin que le feu qui me consume passe dans tes

veines! » Elle ne lui répondait pas, il lui dit : « puisses-tu, jeune fille, ne brûler jamais d'amour pour un guerrier insensible! tu connaîtras alors combien sont cruels les tourmens que tu me fais souffrir! puisses-tu n'être jamais étendue sur ta natte, étouffée par la honte de son refus de te prendre pour son épouse, et par la douleur! tu te souviendras de la faute que tu as commise, en allumant, par tes regards, le feu de l'amour dans mon cœur? Vous autres, jeunes filles, vous ne pensez pas que tôt ou tard, un guerrier venge les autres de vos dédains, de votre coquetterie! »

Les premiers rayons du soleil le forcèrent à sortir de la tente; je demandai à Odéraï si elle avait bien dormi : « non, dit-elle en rougissant, des guerriers sont venus s'as-

seoir sur ma natte, mais je les ai repoussés.

— Odéraï, c'est ta faute; tu t'es parée de tes plus beaux vêtemens, ils t'ont affaiblie, comme le guerrier que ses panaches, ses bracelets empêchent de se battre : les éloges ont ébloui ton esprit, et tu as fait comme les alouettes qui se brisent la tête contre la pierre brillante que le chasseur fait mouvoir devant elles. Tu regardais hier tous les jeunes gens, comme une fille qui se voue à l'amour; ils ont cru que tu les invitais à venir s'asseoir sur ta natte, ils sont venus te demander ce que tes yeux leur avaient promis, ce qu'ils avaient le droit d'exiger de toi, d'après ta conduite. Odéraï; ne t'écartes jamais des sentiers de la raison, n'écoutes pas la voix de la volupté! Le temps, semblable à un

guerrier qui emporte dans ses bras tous les enfans qu'il a pris dans une tente, entraîne avec lui l'amour, la beauté, les plaisirs et l'espérance : en vain ils tendent les bras à l'illusion qui leur a servi de mère ; ils ne peuvent arrêter sa marche rapide, il n'y a que le repentir et la douleur qui marchent aussi vîte que lui vers la mort. »

Odéraï baissa la tête sans me répondre ; et depuis elle fut plus réservée lorsqu'elle alla dans les fêtes.

QUATORZIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

JE fus choisi par le conseil pour aller dans le pays de l'Ouest, porter le calumet de paix chez toutes les nations qui habitent jusqu'aux rives des grandes-eaux ; Omourayou et plusieurs guerriers m'accompagnèrent. Nous trouvâmes partout des frères et des amis qui nous comblèrent de présens : nous revînmes après quelques lunes. Lorsque nous eûmes rendu compte au conseil de nos opérations, je rentrai dans la tente d'Ourahou : Odéraï, au lieu de danser autour de moi, pleura

de joie, sans pouvoir me parler ; elle me regardait avec des yeux pleins de tendresse. Je leur offris mes présens; ils les reçurent d'un air distrait ; Ourahou me dit : « écoutes mes paroles ! elles seront les mères de ton bonheur !

Tu es un bon chasseur, un bon guerrier, un habile orateur, un ambassadeur adroit; ton esprit est vaste, comme celui d'un génie ; ton cœur bon comme celui du grand-être; tu es doux comme une colombe ; jamais la colère n'enflamme ton sang ; tu es digne d'être l'époux de la plus belle des Nadouëssises : ma fille t'aime dans son cœur, elle n'est bien qu'auprès de toi; elle me quitte pour te suivre dans les bois ; pendant ton absence elle est triste, elle pleure et parle toujours de toi : tu lui as donné de tes lumières; en un mot, elle est

digne d'être ton épouse. Que mon cœur a de plaisir, en faisant ainsi votre éloge ! »

— « Père Ourahou, lui répondis-je, tes paroles sont de trop grande valeur pour que mon esprit puisse les recevoir toutes à-la-fois; je te demande une lune pour les méditer. »

Odéraï parut vivement affectée de ma réponse; je lui dis : « ne pleures pas, je te ferai bientôt lire dans mon cœur ! » Les paroles de mon père troublèrent mon esprit comme un vent violent agite les eaux. Odéraï était la plus belle des Nadouëssises; sa taille élégante et légère, comme celle d'un jeune faon, était souvent embellie par une robe de lin, recouverte d'un manteau écarlate à frange d'or, dont le doux éclat répandait sur son beau visage un co-

loris de rose, semblable à celui dont l'aurore teint la cîme des arbres ; sa voix molle et languissante aurait adouci le cœur le plus féroce : son ame était pure comme un beau ciel, son cœur bon comme celui du Grand-être. Je n'étais moins triste qu'auprès d'elle; je l'aimais comme un fils aime sa mère; je la voyais toujours m'arrachant du poteau de mort, et ce souvenir nourrissait ma tendresse : je me trouvais dans un pays délicieux que la nature s'était plu à embellir, pour en faire le séjour d'un peuple de frères, dont les mœurs étaient douces comme celles des agneaux ; si j'avais pu être l'époux d'Odéraï, qui ressemblait à un ange envoyé par le grand-être, pour faire le bonheur de l'un de ses enfans, j'aurais été le plus heureux des hommes ; mais mon cœur, mon esprit étaient pleins de ton souvenir,

ô mon Eugénie! semblables à un tison embrâsé qu'une autre flamme ne peut plus pénétrer.

Je ne pouvais pas, il est vrai, traverser seul les immenses déserts qui me séparaient des cabanes des Français; mais ils pouvaient remonter le grand-fleuve, et m'emmener avec eux; cette espérance m'empêchait d'être jamais l'époux d'Odéraï. Je l'aimais, et je craignais de m'y attacher plus vivement encore, lorsqu'elle serait mon épouse; car il est impossible à l'homme sensible de se défendre des plus tendres sentimens pour celle qui unit son sort au sien et partage chaque jour ses peines et ses plaisirs, pour celle qui lui donne des enfans, dans lesquels il se voit renaître; les soins qu'elle lui prodigue suffisent seuls pour l'y attacher par des liens indissolubles. Les

enfans que m'aurait donnés Odéraï m'auraient enchaîné aux tentes des Nadouëssis : au moment où j'aurais épousé ma jeune amie, j'aurais cru commettre un crime, en condamnant Eugénie à des larmes éternelles.

Je désirais qu'Odéraï pût choisir parmi les jeunes gens qui soupiraient autour d'elle ; je lui dis, pendant que mon père était sorti :

« Bonne-mère, j'ai médité les paroles de ton père, écoutes les miennes ! » Elle était attentive, comme le guerrier qui écoute les délibérations du conseil, comme l'esclave qui espère qu'on va lui annoncer sa liberté. « Ourahou m'a dit que je serais ton époux : mais le grand-père des hommes m'a montré l'épouse de mon cœur, son image est gravée dans mon esprit : peut-être ne la reverrai-je jamais ; entraîné par le

fleuve du temps, nous nous tendons les bras sans pouvoir nous réunir; mais je ne puis l'oublier! Je l'ai vue comme un ange tutélaire qui, entouré d'une atmosphère céleste, vient se poser sur la pierre de l'infortuné captif, et verse le plaisir dans son cœur. Elle n'est restée près de moi qu'un instant; mais elle ma rempli de sa lumière, jamais elle ne s'éteindra dans mon cœur.

Tu pleures! Odéraï! pourquoi donc! ne serai-je pas toujours ton fils? puis-je te quitter; ne te suivais-je pas toujours, comme un jeune faon suit sa mère? Je te le demande, si j'étais ton époux, ne faudrait-il pas que je sois toujours gai? — Oui, que tu sois toujours gai; que tu ne pleures jamais! — Ne jamais verser de larmes! cela est impossible! Ontérée reverra-t-il son grand-père,

reverra-t-il sa bien aimée, ses os reposeront-ils auprès de ceux de ses pères? non! Ah! ne crois pas qu'un Français exilé de son pays, le plus beau de la terre, puisse jamais être gai! Si j'étais ton époux, tu me prodiguerais les caresses, et mes larmes tomberaient sur tes mains en pensant à ma patrie, à ma bien-aimée. Je te l'ai dit: l'ame d'un Français n'est pas comme celle d'un homme des bois, qui, semblable à la surface d'un lac, reçoit toutes les images, se console de la perte d'un fils en en faisant asseoir un autre sur sa natte; un Français arraché à sa patrie, à son épouse, périt comme le jeune faon que des chasseurs ont enlevé des bois, et renfermé dans leurs cabanes, pour servir de jouet à leurs enfans: on le caresse, on lui donne des herbes fraîches pour lui faire oublier les bois;

mais

mais les caresses même l'effarouchent, les plantes qu'on lui apporte ne sont pas celles qu'il aime, le chagrin le ronge comme le ver ronge le cœur d'un arbre.

— Bon-ami, je ne te dis pas d'effacer de ton cœur l'image de ta bien-aimée; tu peux avoir deux épouses, elle sera la première! Mais je le vois, tu n'écoutes pas mes paroles, elles tombent sur la terre comme la flèche qui frappe un rocher. Tu espères remonter les grandes eaux pour revoir Bien-aimée, cet espoir te soutient; il me tue! »

Elle versa un torrent de larmes, sortit de la tente, et revint bientôt avec son père auquel elle dit: « Bon-père, ta fille est triste parce que Bon-ami voit toujours son pays! » Il ranima ses espérances, et me dit en riant: « ton esprit est donc encore à la

grande cabane? mais bientôt il reviendra pour s'asseoir sur la natte de ton épouse, de tes enfans, et n'être plus rempli que par leurs pensers.

— Oh oui, Bon-ami, s'écria ma jeune sœur, tu ne sera plus triste, alors, tu ne verras plus qu'Odéraï, elle te donnera des enfans, tu les poseras sur tes genoux, ils rempliront ton cœur, tes yeux; tu ne verras plus Bien-aimée, ni la grande cabane, tu ne connaîtras plus qu'Odéraï. J'ai prié le Grand-être de changer ton cœur, il écoutera ma voix; il peut tout; il te donnera un cœur nouveau, et tu n'aimeras plus que moi. »

« Allons, bon-ami, livres-toi au sommeil! que des rêves agréables occupent ton esprit; écoutes la voix du grand-père des hommes, qui te dé-

fend de me laisser mourir d'amour. »
Elle me donna sa main à baiser, couvrit le feu, et je me reposai sur ma natte.

Mes idées étaient agitées, comme les eaux du lac, lorsqu'il y tombe des éclats de rochers; mon cœur me disait : si tu n'épouses pas la tendre Odéraï, elle mourra, comme une fleur brûlée par le soleil; elle t'a rendu la vie, la laisseras-tu périr? Sa voix touchante retentissait dans mon ame, et m'exprimait son chagrin et ses regrets. J'entendais aussi ta voix, ô mon Eugénie, qui me répétait : « sois moi fidèle! peut-être le sort nous rapprochera-t-il; alors si tu es l'époux d'Odéraï, tes enfans réunis à leur mère, formeront une forte chaine autour de toi, tu ne pourras pas la rompre; et ton Eugénie, l'amie de ton enfance, Eugénie,

qui brûle toujours pour toi de cet amour qui fit le bonheur de tes jeunes ans, et le malheur de toute sa vie, périra, tuée par la douleur! » Mes idées s'égarèrent dans les nuages qui précèdent le sommeil; je crois que les noirs pressentimens se plurent à troubler mon ame par des inquiétudes secrètes; mon imagination ne me présentait que de funestes suites de mon union avec Odéraï; les songes se réunirent pour former devant moi des scènes effrayantes, dont l'impression profonde a causé tous mes maux. J'étais dans la prairie que je parcourus dans ma jeunesse, assis sur le bord du fleuve, dont mes pères boivent les eaux; tendre Eugénie, tu étais près de moi, l'une de tes mains étais dans la mienne, l'autre, passée autour de mon col, caressait ma joue, ou m'approchait de ton beau visage,

pour me donner un baiser : tout-à-coup, le cri de guerre frappe mes oreilles, je détourne les yeux ; Odéraï, les yeux étincelans, accourt à la tête d'une troupe de guerriers, se jette sur toi, te renverse, et te plonge dans le cœur une dague qu'elle retire fumante, pour te frapper encore : en vain je veux te défendre, un pouvoir secret me retient immobile, je n'ai pas même la force de crier : j'entends le dernier soupir de mon amante, dont le sang ruisselle sur le gazon, et glace mon corps : Odéraï, debout et triomphante, me dit : « à présent prodigues tes caresses à ta Bien-aimée ! »

Je me réveillai tremblant, je crus te voir encore expirante auprès de moi ; tes cris retentissaient dans mon cœur, et le faisaient tressaillir. Mon ame, jusqu'alors incertaine, avait été

comme un voyageur égaré dans les bois, qui voit deux routes, et ne sait laquelle suivre; ce rêve m'éloigna pour jamais d'Cdéraï, comme le voyageur qui voit arriver l'ennemi d'un côté, fuit à la hâte par un autre chemin.

Elle vint, au lever du soleil, s'asseoir sur ma natte; sa présence m'inspira une horreur secrète dont je ne pus me défendre; sa beauté avait perdu à mes yeux tout son éclat; sa douceur, sa voix si touchante me parurent cacher un cœur de tigre; je sentis naître pour elle, dans mon cœur, une haine que toute la force de ma raison ne pouvait détruire: ainsi je me laissai dominer par un de ces sentimens involontaires, irraisonnés, mais irrésistibles, qui déterminent si souvent notre sort.

Je quittai ma jeune sœur, pour

m'enfoncer dans le plus épais des bois. Je voulais traverser les déserts pour trouver une cabane Européenne, mon cœur me disait : « pourquoi donc abandonner ton bon père Ourahou, la triste Odéraï, assez malheureuse par l'aversion que tu éprouves pour elle sans que tu la condamnes à la mort en la quittant ? est-ce ainsi que tu récompenses tes hôtes de leur générosité ? Est-ce ainsi que tu réponds à l'amitié d'Omourayou ? » Incertain, je me reposai sur une grande roche, entourée d'arbres qui entretenaient les ténèbres à l'entour ; et là, triste comme un père qui a perdu ses enfans, la tête appuyée sur mes genoux, mon ame se plongeait dans les ténèbres de la mort ; j'entendis le bruit du feuillage agité, c'était Odéraï qui venait me rejoindre ; sa

présence m'oppressant, je pris la fuite; elle me suivit en criant: « Bon-ami! Bon-ami, pourquoi me fuis-tu? veux-tu me laisser mourir! » Ses sanglots, sa voix touchante amollirent mon cœur; je me reprochai ma faiblesse et mon ingratitude; je laissai Odéraï s'asseoir auprès de moi. Son sein palpitait avec force, elle ne pouvait que soupirer: elle versa un torrent de larmes, et me dit enfin: « je te demande pardon, Bon-ami, de te poursuivre ainsi dans les bois, de venir m'asseoir au pied de l'arbre où tu médites; mais je ne puis vivre loin de toi, permets-moi de t'accompagner; je ne ferai pas envoler tes pensées: quand tu marches dans les forêts, tu cueilles une fleur, et te plais à la placer auprès de toi; tu m'as dit souvent que j'étais belle comme une fleur, laisses-moi donc

auprès de toi, mon cœur sera satisfait. »

Elle garda un profond silence, mais sa présence me gênait; elle s'en aperçut et me dit : « Bon-ami, mes paroles se sont accumulées dans mon cœur, il ne peut les contenir, ouvres tes oreilles, afin qu'elles ne tombent pas sur la terre.

Je m'adresse à la bonté de ton cœur! Pourquoi, si tu ne voulais pas que je fusses ton épouse, ton esprit s'est-il emparé de mon esprit; pourquoi ton cœur s'est-il emparé de mon cœur? pourquoi ton ame a-t-elle rempli la mienne? pourquoi ton image est-elle sans cesse devant mes yeux? pourquoi tes paroles retentissent-elles dans mon cœur? avant que tu fusses assis sur la natte de mon père, j'étais libre comme un oiseau; à présent, je suis ton esclave; tu me dis : « vas! »

et je vais : « restes ! » et je reste. Je ne suis plus Odéraï ; je suis toute Bonami. J'étais joyeuse autrefois de ce changement ; il me tue. Encore si tu ne séparais pas mon cœur de mon esprit ; mais tu me dis de rester dans ma tente, et mon esprit te suit dans les bois, il n'est occupé que de toi, de l'endroit où tu peux être, de ce que tu fais ; il te voit pleurant au pied d'un arbre, et force mon cœur à venir te rejoindre.

Tu ne me réponds rien ; mes paroles sont elles comme des plumes sur ton ame ? le vent les emporte-t-il ? ne t'aimai-je pas autant que tu le desires ? vois mon sein palpiter, poses ta main sur mon cœur, il ne bat que pour toi ! » Elle pressa ma main sur son cœur qui palpitait avec force, le feu dont il était embrâsé amollit ma sévérité ; je sentis mes yeux

se remplir de larmes que je me hâtai de cacher : « tu ne me parles pas ! que tu me fais de mal ! Ah ! Bon-ami ! la douleur étouffera Odéraï ! quand elle ne sera plus, tu viendras pleurer sur sa tombe ; mais tes larmes, tes soupirs, ne la rappelleront pas à la vie ; tu connaîtras trop tard le prix d'un cœur qui t'aimait ! »

Elle cacha sa tête dans ses mains, et s'enfonça dans le plus épais des bois.

Craignant que le désespoir n'égarât cette malheureuse amie, je voulus la suivre ; j'errai long-temps dans la forêt, agité par mes incertitudes, comme le navigateur dont la pirogue, battue par les vents, est poussée tantôt vers une rive, tantôt vers l'autre, puis rejettée au milieu du lac. J'étais triste comme un fils

qui voit la mort assise sur la natte de sa mère ; et mon ame flottait entre la crainte de perdre Odéraï et l'impossibilité de rendre à soi mon Eugénie.

J'avais toujours vu dans Odéraï une tendre amie qui m'avait arraché des mains des bourreaux, et versait du baume sur les plaies de mon cœur ; il s'était accoutumé à la chérir comme ma sœur, et des sentimens plus tendres m'auraient paru criminels : cette vierge touchante avait quelque chose de céleste que j'aurais cru souiller par un amour incestueux. Ce sentiment était remplacé souvent par un autre bien opposé, l'aversion que m'inspirait le souvenir de mon rêve : cette contradiction m'étonnait, je cherchai à la combattre ; mais le cœur ne raisonne pas.

Je revins fatigué de ces incertitudes, à la tente de mon père; j'y trouvai Odéraï qui, consolée par les assurances d'Ourahou, préparait tout pour la noce. Omourayou et son épouse m'emmenèrent dans leur tente pour me servir de père : ils me décorèrent des plus beaux vêtemens. En vain je voulais leur exprimer ma répugnance, ils ne m'écoutaient pas, et continuaient de me parer.

Lorsque je vis que mon refus n'entrait pas même dans leur esprit, et qu'il me rendrait odieux à toute la nation, je me déterminai à épouser Odéraï; mais je jurai dans mon ame de ne la regarder que comme ma sœur, sans m'unir à elle par des liens plus tendres; cette résolution débarrassa mon cœur d'un pesant fardeau.

Le lendemain, dès le lever de

l'aurore, mes deux amis me conduisirent sur la place où étaient les Nadouëssis. Odéraï sortit de la tente de son père ; elle était belle comme un arbre en fleur : sa tête était légèrement penchée, comme une rose qui ne soutient pas encore l'éclat du soleil. Par une étrange fatalité, elle était vêtue comme je l'avais vue dans mon rêve : elle me sourit, et ses yeux me rappelèrent vivement le regard dédaigneux dont elle avait, dans ce même rêve, accompagné les paroles : *à présent, prodigues tes caresses à ta Bien-aimée !* Sa présence me troubla, comme celle d'un serpent trouble un enfant égaré. Mes noirs pressentimens, mes inquiétudes, mon aversion s'emparèrent de mon ame, détruisirent ma résolution, et me laissèrent dans une affreuse perplexité ; cependant le chef des guerriers me dit:

« Brave Ontéréé, tu as vaincu les Chippewais qui avaient envahi notre territoire, tu es le père de la paix, la nation te donne pour récompense Odéraï, la plus belle des Nadouëssises. Elle t'aime, elle sait labourer la terre, tresser des nattes; tu as éprouvé qu'elle savait panser une plaie, elle est digne de toi; elle te donnera des enfans, tu leur apprendras à conduire les guerriers à la victoire; tant que ta race fleurira parmi nous, nous serons invincibles, parce que, comme toi, ils souffleront la mort; leurs yeux appercevront de loin les ennemis; leurs oreilles entendront les complots qu'ils forment sur leurs nattes; ils entretiendront la paix en couvrant de leurs corps les prisonniers que les guerriers voudraient brûler.

Odéraï, veux-tu qu'Ontéréé soit ton époux? — Oui, je le desire!

Ontéréé, veux-tu qu'Odéraï soit ton épouse? »

Les paroles du guerrier me troublèrent, je n'eus pas la force de mentir à Odéraï, à toute la nation assemblée.

« Braves guerriers, dis-je à mes frères, écoutez mes paroles!

Vous m'avez arraché du poteau de mort pour me rendre à la vie; le chagrin rongeait mon cœur, cependant j'ai accepté votre présent; j'espérais pouvoir vous être utile: vous m'avez nommé votre chef, je vous ai conduits à la victoire, parce que j'étais déterminé à mourir pour vous; vous me donnez Odéraï pour épouse, je ne puis l'accepter, elle est ma mère d'adoption. »

Les Nadouëssis murmuraient, en agitant leurs flèches; je continuai, d'un ton plus ferme:

« Frères, si mes paroles vous déplaisent, vous pouvez m'attacher au poteau de mort, me percer de flèches, mais je ne puis vous mentir, ni vous vendre ma liberté; j'ai une épouse dans le pays de mes pères, elle a rempli mon cœur, il ne pourrait aimer votre fille comme son épouse! Et toi, bon père Ourahou, jettes des cendres sur le feu de ta colère, ton fils te dit la vérité! Je vous le demande, guerriers qui me regardez d'un air sombre, dont le front est ridé par la fureur, si les Chippewais vous faisaient esclaves, oublieriez-vous vos femmes? épouseriez-vous des Chippewaises? j'entends vos cœurs qui me répondent : non! pourquoi donc me forceriez-vous à renoncer à mon épouse, pour prendre une Nadouëssise! je le répète, vous êtes les maîtres de mon corps; vous l'avez

arraché du poteau de mort, vous pouvez l'y attacher encore ; mais mon ame est à moi, elle ne doit compte de ces sentimens qu'au grand-père des hommes ; celui qui renonce à sa liberté est plus méprisable que les animaux qui meurent de regrets quand ils l'ont perdue.

Donnez à Odéraï le jeune Tatongo pour époux, il l'aime dans son cœur ; il est brave guerrier, et bon orateur ; elle sera heureuse dans sa tente : n'ai-je pas dit la vérité, Tatongo? tes yeux brillent de joie, prie la nation de te la donner pour épouse, tu seras mon frère d'adoption ; j'élèverai tes enfans. »

Les Nadouëssis se séparèrent en murmurant ; Odéraï, penchée dans les bras de son père, se retira dans sa tente, elle marchait lentement, les yeux couverts par l'une de ses

mains, et poussant des soupirs qui me déchiraient le cœur. Omourayou et Omaïra m'emmenèrent dans leur tente ; j'étais troublé, comme un homme qui vient de commettre un crime. Un vieillard me dit : « Ontéréé, ton refus sera le père d'un grand malheur. »

Je restai quelques jours dans la tente de mes jeunes amis ; j'étais triste, comme un enfant qu'une Européenne a retiré des bras de la femme qui l'a nourri ; à chaque instant, j'étais prêt à sortir de leur tente, pour aller voir Ourahou et sa fille ; ils me disaient : « n'y vas pas, il est encore en colère contre toi ! »

Enfin, mon cœur l'emporta sur les conseils de mes amis ; j'allai à la tente d'Odéraï ; mais quand je fus auprès, je n'osai plus y entrer, j'étais honteux, comme un guerrier

dépouillé de ses armes, qui n'ose plus rentre dans la bourgade ; j'entendis les soupirs d'Odéraï ; la pitié me poussa dans sa tente : elle pleurait sur sa natte ; Ourahou était immobile comme un homme qui attend la mort ; tous mes vêtemens étaient auprès de lui : ils ne levaient pas les yeux sur moi, la douleur les avait absorbés, je dis : « Ourahou, voilà ton fils ! » Odéraï tressaillit à ma voix, elle se cacha derrière la tonne d'osier dans laquelle était le maïs, et sanglota ; Ourahou me dit d'une voix sombre : « tu n'as pas voulu être l'époux de ma fille, je ne veux plus être ton père ! vas dormir sur une autre natte, te chauffer à un autre feu que le mien, je ne pourrais sentir près de moi le bourreau de ma fille ! »

— Bon père, ces paroles ne sortent

pas de ton cœur; pourquoi me repousser d'auprès de toi, que j'aime comme mon père; d'Odéraï, que j'aime comme ma mère; je m'adresse à la bonté de ton cœur! les guerriers m'ont pardonné, ne peux-tu pardonner à ton fils? Depuis que je suis hors de ta tente la douleur repousse les alimens de ma bouche, éloigne le sommeil, et me presse le cœur, je ne suis bien qu'auprès de toi!

Et toi, douce Odéraï, la colère ou la haine ne peuvent entrer dans ton ame; prie ton père de me laisser venir auprès de lui!

— Tes paroles percent mon cœur et celui de ma fille, n'entends-tu pas ses sanglots? Retire-toi! Mais, écoute auparavant les dernières paroles de celui qui ne veut plus être ton père!

Tu as dit à ma nation que tu avais dans ton pays une autre épouse ; tu as menti à la nation, tu as menti à ma fille, toutes tes paroles lui ont dit que tu n'en avais pas. Tu l'emmenais avec toi dans les bois, elle te suivait à la chasse ; ne lui apprenais-tu pas ainsi à être ta femme, ou bien, as-tu prétendu en faire ton esclave? Tu lui as dit souvent qu'elle était belle comme une fleur, tu lui faisais des présens pour qu'elle fût plus belle encore, un fils décore-t-il ainsi sa mère? Tu as versé toutes tes peines dans son cœur, tu semblais lui dire : je souffre, soulages ma douleur! Tu t'es jeté dans ses bras, elle t'a tenu pressé sur son sein, elle t'a défendu contre les morsures des bourreaux, et tu l'as fait mourir! Tu appliquais ta bouche sur sa main, et tu la pressais sur

ton cœur ; tu avais fait graver son image sur ton sein ; n'était-ce pas lui dire : « je t'aime ; je desire être ton époux. » D'abord elle ne t'aimait pas ; mais tu étais si malheureux ! tu paraissais si triste ! tes larmes ont pénétré son cœur, elle s'est attachée à toi comme une femme à l'enfant qu'elle a trouvé dans les bois : et lorsque son ame est pleine de toi ; lorsqu'elle a rempli ses yeux de ton image, son esprit de tes pensées ; lorsque son cœur est embrasé d'amour ; lorsqu'elle n'existe plus que pour toi, tu la laisses mourir. As-tu donc cru que ma fille était insensible comme un rocher, ou légère comme l'eau qui reçoit toutes les images ? C'est sa sensibilité, c'est le desir ardent de te rendre heureux qui la tue : tu déchire le sein de celle qui t'allaitait ; tu mords la main qui

pansait tes plaies. Que ces hommes barbus sont féroces! un guerrier ne tue pas les femmes, les enfans de ses ennemis, et tu ronges le cœur d'une femme qui t'aimait; tus l'a deshonorée en présence de toute la nation! Tu m'as dit aussi que tu m'aimais; combien tu me trompais! est-ce m'aimer que de tuer toute ma famille en ne voulant pas de ma fille pour ton épouse. Je n'aurai pas auprès de moi d'enfans qui me ferment les paupières, qui viennent pleurer sous mon arbre de mort; Ourahou mourra sur une natte solitaire; car quel est le guerrier qui voudra de ma fille? Odéraï ne pourrait en aimer un autre que toi. »

Il mit sa tête dans ses mains pour cacher ses larmes, et après quelques momens de silence il dit:

« Toi qui te prétends si supé-

rieur

rieur aux Hommes - rouges, apprends que celui-là est méprisable, qui sacrifie deux amis à son bonheur. Tu ne veux pas éteindre la flamme qui brûle dans ton cœur pour une autre femme! tu n'aimais donc Odéraï que pour toi, parce qu'elle n'était occupée que de ton bonheur; tu ne renonces pas à ton épouse du Midi, parce qu'elle est plus belle qu'Odéraï; et pour avoir auprès d'elle plus de félicité, tu laisses ma fille étendue sur sa natte. Eh bien, pars, traverses les grandes-eaux, vas revoir ta Bien-aimée! mais en parcourant les forêts, regarde les ourses, elles t'apprendront comment tu aurais dû te conduire : si tu enlèves un jeune oursin à sa mère, elle te poursuivra, et s'exposera à la mort pour sauver son fils : elle ne pense pas alors que si elle meurt, ses autres enfans mourront; elle en-

tend les cris de celui qu'on lui ravit, ils remplissent son cœur, elle ne voit que lui et le danger qui le menace : tu aurais dû oublier ton épouse, ne voir de même que ma fille étouffée par la douleur. Ah! que je voudrais que tu ne fusses jamais entré dans ma tente! que me restera-t-il quand je n'aurai plus ma fille? je ne vivais que par elle, je mourrai quand elle ne sera plus! Et bientôt le chagrin l'arrachera de mes bras; car, avant que tu fusses entré dans ma tente, elle jouissait d'une paix profonde, son ame était calme, comme la surface d'un lac paisible; mais à présent, elle est agitée comme un torrent; elle use son corps : ma fille, l'ame de ma vie, dessèche sur mon sein; la flèche du chagrin a percé son ame; mes larmes ne peuvent la guérir; elle me montre son cœur,

en disant : mon mal est là ! et tu ne peux la secourir !

Oh ! ma fille ! ne pars pas pour le pays des ames, ou bien emmène ton malheureux père !

Et toi, mon fils, prends pitié de ton père, prends pitié de ta jeune amie ! Peux-tu, sans être touché de compassion, voir ceux qui t'ont donné la vie, étendus sur leur natte de mort ? Allons, mon fils, sois son époux ! tu rempliras mon cœur et le sien de plaisir ! il me prit la main, la serra sur mon cœur, et me regardant avec tendresse : « Ce n'est pas pour son bonheur, ajouta-t-il, c'est pour le tien que je te conjure de la prendre pour ton épouse ; la solitude tue l'homme, le cœur a besoin d'aimer : une femme, des enfans peuvent seuls le remplir. Ils seront ses soutiens jusqu'à la vieillesse ; celui qui

n'en a pas, trouve alors un grand vide dans son cœur ; il est bon chasseur, bon guerrier, habile orateur ; mais il n'a personne qui l'aime ; l'ennui s'asseoit sur sa natte, il est comme le hibou solitaire ; il n'a personne pour essuyer ses larmes ; son pays même ne l'intéresse pas, il n'y laissera pas, après lui, des enfans dont il desire le bonheur. Il sommeille dans la mort, long-temps avant de partir pour le pays des ames.

Ciel ! tu restes immobile ! tu ne me réponds pas ! Vas-t'en de ma tente, homme féroce, ta présence me tue ! ton cœur est plus dur que celui des ourses qui ne dévorent pas leurs parens. J'ai nourri un serpent dans ma tente, il a piqué ma fille au cœur, elle va mourir ! »

Il cacha son visage dans ses mains ;

la honte et les remords me chassèrent de sa tente, je retournai dans celle de mes amis; mais je ne pus y rester, je brûlais de revoir Odéraï: Omourayou m'avertit que son père était allé dans les bois; je me glissai dans sa tente; Odéraï était immobile sur sa natte, ses pleurs tombaient sur ses mains : je me plaçai devant elle, et lui dis :

« Bonne mère, voilà ton fils! »

— Cruel bon-ami, combien tu m'as trompée! que tu me fais de mal! j'étais fière de t'aimer, je disais à mes compagnes : avez-vous un ami aussi beau, aussi brave que le mien? Non! disaient-elles. J'espérais être ton épouse, et boire avec toi le plaisir jusqu'au moment où nous partirions ensemble pour le pays des ames; mais tu ne veux pas que je sois ton épouse, mon cœur sera ron-

gé par le chagrin jusqu'à ce que la mort m'étouffe dans ses bras. Je la sens, elle est assise sur ma natte, son souffle brûle, énerve tous mes membres; car, puisque je ne puis être ton épouse, je vais partir pour le pays des ames, j'attendrai que la tienne vienne m'y consoler; et même auprès du grand-père des hommes, je ne serai pas heureuse sans toi! mon ame errera triste et solitaire dans la prairie que ma nation y habite, jusqu'à ce que tu viennes me revoir; je regarderai toutes les ames qui arriveront, pour voir si la tienne est parmi elles; et lorsque je la reconnaîtrai, la mienne tressaillera de joie. Jusque-là je serai affligée, comme une mère qui ayant perdu tous ses enfans, en rencontre quelques-uns; ceux qu'elle a perdus lui causent plus de regrets que ceux

qu'elle retrouve ne lui donnent de plaisir.

J'avais ouvert mon cœur à l'amour, il m'avait donné une vie nouvelle; une douce flamme embrâsait mon ame, j'étais comme une fleur qui, aux premiers jours du printemps, s'ouvre aux rayons du soleil; mais le vent la flétrit, et le voyageur qui la voit desséchée, se dit: quoi! c'est là cette fleur si belle! Ton refus a flétri mon ame, je dessèche, et bientôt ceux qui passeront près de moi se diront: quoi! c'est là la belle Odéraï!

Mais pourquoi donc viens-tu t'asseoir sur ma natte? tu ne veux pas être mon époux, tu ne dois pas rester dans ma tente. Est-ce pour voir couler mes larmes, pour entendre mes soupirs? les sanglots d'une jeune fille éplorée charment-ils tes oreilles? laisse-moi mourir en paix sur ma

natte ; je te dis l'adieu de mort !

— Odéraï, pourquoi veux tu prendre pour époux un guerrier dont le cœur est dévoré par le chagrin ! la flamme de l'amour ne peut plus embrâser, il ne répondrait pas à tes caresses. Tendre amie, je craindrais de te faire partager mon malheureux sort : un mauvais génie s'est attaché à moi, je suis son esclave, il se plaît à me voir pleurer, et boit mes larmes : s'il te voyait assise sur ma natte pour te rendre heureuse, il te frapperait aussi ; tu dois me fuir ! »

Odéraï ne m'écoutait pas : « va-t'en donc, me dit-elle, ta présence me fait trop souffrir ! je suis comme un prisonnier abandonné dans les bois, il meurt de faim au pied de l'arbre chargé de fruits auquel on l'a attaché.

— Bonne mère, mon cœur ne peut te quitter, il s'attache à toi, comme un enfant que l'on veut enlever à sa mère, il passe ses bras autour de son col, croise ses jambes autour de son corps, pour s'attacher à elle. »

Odéraï cacha son visage dans ses mains; bientôt après la douleur égarant son esprit, elle me dit :

« Ah te voilà, Bon-ami! où as-tu donc été si long-temps, pourquoi quittes-tu ton Odéraï? tu ne veux plus la voir, parce qu'elle pleure sans cesse! Ah! je t'en prie, Bon-ami, restes auprès de moi, jusqu'à ce que je parte pour le pays des ames : car je mourrai bientôt, je le sens à mon cœur!

— Bonne mère, viens plutôt avec moi dans les bois pour te distraire!

— Que j'aille avec toi dans les bois!

Non! Non! tu ne veux pas que je sois ton épouse, je ne dois pas te suivre!

Avant que tu m'eûs dit que tu ne voulais pas de moi pour ton épouse, j'aimais à t'accompagner dans les bois; quelquefois des épines me déchiraient les pieds, je me disais : courage, Odéraï, tu apprends à être son epouse! j'étais forte, parce que l'espérance me soutenait; mais à présent, je ne pourrais plus marcher, je m'asseoirais au pied d'un arbre pour pleurer, comme une femme qui a perdu son époux; je ne pourrais chasser le chagrin; il est là, dans mon cœur, il le ronge, jusqu'à ce que le Grand-être me rappelle à lui!

— Douce Odéraï, tu veux donc me quitter; tu veux quitter ton père, et nous faire mourir de ta mort; que ferons-nous quand tu ne seras plus

auprès de nous; qui allumera le feu de nos tentes; qui préparera les viandes que nous étions accoutumés à recevoir de ta main; qui éclaircira le ciel orageux de nos pensées? Je suis triste, jusqu'à la mort, de ne pouvoir être ton époux; ne puis-je conserver en toi une sœur, une amie?

— Ah! Bon ami, tu ne connais pas toute la force du cœur d'une femme qui aime! que je sois ton épouse, ou ton esclave, peu m'importe, si je reste auprès de toi: tes malheurs m'ont touchée, je m'attache à toi, comme le chien à son maître: dans ton chagrin tu me repousseras, mais je reviendrai auprès de toi; je rongerai ma douleur, et chasserai la mort, pour que tu ne restes pas seul dans ta vieillesse; je ne partirai qu'après toi pour le pays des ames; et lorsque j'y arriverai, je dirai à

mes parens : j'aimais un guerrier qui, ayant une épouse dans son cœur, n'a pu me donner sa foi, mais je suis restée sur sa natte pour éloigner le chagrin ; j'ai préparé sa nourriture ; j'ai conservé à la nation un bon guerrier ; à présent qu'il ne vit plus, je viens le rejoindre dans le pays des ames. Mes parens me répondront : cela est bien !

Odéraï, tes paroles me ravissent ! oui ! conserves-toi pour mon bonheur ! pour celui de ton père ! Mais j'entends le bruit des rames ! il va rentrer ! prie le Grand-être de jeter des cendres sur le feu de sa colère ! — Oui ! et je le prierai aussi de te donner un cœur pour Odéraï. »

J'allai dans la forêt méditer, à la sombre clarté des étoiles, les paroles d'Odéraï : la nature était calme ; mon esprit se plongea dans de tristes réflexions

flexions sur la rigueur du sort qui, non content d'entourer l'homme de mille dangers, attache son existence à celle des objets qu'il aime, et les renverse du même coup; une voix lente et lugubre me fit tressaillir; elle répéta trois fois: « Ontéréé! Ontéréé! le Grand-être t'ordonne d'épouser Odéraï. » Une lueur rapide éclaira, pour un instant, la forêt, et me fit entrevoir une ombre fugitive qui disparut dans les ténèbres. Le trouble de mon esprit passa dans mon cœur, jusqu'à ce que je pensai que c'était une ruse employée par quelques jongleurs, dont la tendre et superstitieuse Omaïra avait employé le secours pour son amie. Souvent cette voix me poursuivit dans les bois, lorsque j'y errais avec ma douleur. Une autrefois je fus attiré vers un endroit par un éclat extraordinaire;

et trouvai au pied d'un arbre, entouré de vers-luisans, le corps d'une colombe, dont le sein était ensanglanté : on avait gravé sur l'écorce de l'arbre le profil d'une jeune femme, dont le cœur était percé d'une flèche, pour m'indiquer qu'Odéraï mourrait bientôt, si je ne l'épousais pas. Ces ruses, employées avec adresse et succès pour tromper les incrédules sauvages, ne pouvaient agir sur mon esprit, mais elles faisaient sur mon cœur une impression profonde.

QUINZIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

LORSQUE je rentrai dans la tente d'Omaïra, je la trouvai prête de donner un enfant à mon ami, qui sautait de joie autour de son épouse.

Elle déposa doucement son fils sur sa natte, sans jeter un cri; la nature épargne les douleurs à ceux qui suivent ses lois : Omaïra se leva sur-le-champ, et nous allâmes, selon l'usage, offrir l'enfant au grand-fleuve, et le laver dans ses eaux. Tous les amis des jeunes époux vinrent à la fête, excepté Odéraï, que la douleur retenait dans sa tente.

Mais quelques jours après, pendant qu'Omourayou était allé à la

chasse, je vis à travers les arbres Odéraï s'avancer vers notre tente : elle était triste, et paraissait avoir oublié ses dernières résolutions. J'avertis Omaïra, et me cachai derrière les tonnes de riz.

Odéraï s'assit auprès de son amie, dont l'enfant dormait à côté d'elle. « Que tu es heureuse, dit-elle d'une voix animée, tu as reçu sur ta natte le guerrier que tu aimais ; à présent, que tu as un enfant, toute Omaïra n'est que plaisir ! Tu le manges de caresses ; quelle volupté pour toi de sentir ton lait sortir de ton sein pour se répandre dans ses veines. Le bruit de ses lèvres avides te plaît mieux que le chant des oiseaux ; pour moi, je sèche comme une fleur que le soleil brûle, et que la rosée ne rafraîchit pas. Beaucoup de guerriers sont venus s'asseoir sur ma natte ; mais celui que

j'aime ne veut pas de moi pour son épouse ; Odéraï ne donnera jamais d'enfans à sa nation !

Vois donc, Omaïra ! ton fils me tend les bras, il me prend pour sa mère ! Non ! Non ! tu te trompes ! mes mamelles seront toujours arides, je ne puis te donner à boire que mes pleurs ! Chère Omaïra, nous ne pourrons jamais changer nos enfans ; toi nourrir le mien, et moi nourrir le tien, pour qu'ils s'aiment en frères, qu'ils nous chérissent toutes deux comme leurs mères. Non ! Odéraï ne donnera jamais d'enfans à sa nation ; quelle honte pour elle ! que de regrets ! Si la douleur ne m'étouffe pas, si les mauvais génies me laissent vivre, je vieillirai dans une tente solitaire ; je serai méprisée comme une sorcière, dont tous les enfans de la cabane se moquent, parce qu'elle n'a personne qui la fasse respecter.

Elle cacha son visage dans ses mains, et dit en pleurant : « bientôt tu verras Odéraï étendue sur sa natte de mort ; peut-être alors le guerrier qu'elle aimait, poussé par le repentir, viendra-t-il s'y asseoir ; mais il n'y trouvera plus qu'un cadavre ; il pleurera sur moi, et ses larmes ne me réveilleront pas. »

Les paroles d'Odéraï perçaient mon cœur, comme des traits de feu ; je lui dis, en sortant de ma retraite : « pourquoi ne veux-tu pas prendre Tatongo pour époux ? il est brave et d'un caractère doux. — Bon ami, je te croyais un bon cœur ; est-il plus dur que celui d'un Iroquois qui a laissé un esclave attaché à un arbre, lui montre de loin des fruits, et lui dit, en se moquant de lui : « pourquoi ne manges-tu pas ? » Si tu ne peux m'aimer, prends du moins pitié de

celle que tes refus font mourir! Si tu voyais une jeune femme en pleurs, tu chercherais à la consoler; et tu irrites mes chagrins. Tu me parles sans cesse du jeune Tatongo; tes paroles me déchirent, tu sais que je n'aime que toi; si tu me dédaignes, laisses-moi du moins mourir en paix sur ma natte! . . . .
Mes paroles sont dures, comme celles d'un guerrier en colère; pauvre Bon-ami, elles t'affligent, je t'en demande pardon; la douleur égare mon esprit; mais ne t'ai-je pas dit mille fois que mon cœur était plein de toi! comment pourrai-je épouser un autre guerrier? Si tu ne peux m'aimer comme ton épouse, parce que Bien-aimée a laissé son image dans ton esprit, son ame dans la tienne; Odéraï ne peut aimer qu'Ontéréé, parce que son ame est remplie de la

sienne. . . . Je sens que je meurs; mais je veux te donner tous les instans de ma vie : si j'étais l'épouse d'un autre guerrier, je ne pourrais plus préparer ta nourriture, m'asseoir dans les bois auprès de toi: et pourrai-je te voir errer seul dans les forêts, comme un père qui n'a plus d'enfans; me chercher dans les retraites où nous nous asseyons, pour me dire toutes les paroles qui se seraient accumulées dans ton cœur! Non! je veux rester auprès de toi jusqu'au moment où je partirai pour le pays des ames; j'ai appelé la mort, elle vient à pas lents, je voudrais à présent la chasser pour rester à côté de Bon-ami; mais elle ne veut plus retourner sur ses pas. Tu as perdu Bien-aimée, et tu vis encore, parce que tu es fort comme un guerrier; j'ai perdu mon époux, et je

meurs, parce que je suis faible, comme une femme qui aime. Mon cœur s'était attaché au tien, comme une vigne flexible à un arbre qu'elle embrasse de ses rameaux; tu me détaches de toi, je rampe sur la terre, comme la vigne séparée de son appui. Je le sens à mon cœur, je n'ai pas beaucoup de lunes à vivre, mais je veux les passer auprès de Bon-ami; et lorsque mon ame aura quitté mon corps, elle brûlera toujours des mêmes feux; mes derniers regards s'arrèteront sur toi, comme ceux d'un jeune guerrier qui quitte sa nouvelle épouse, pour aller à la guerre; il ne cesse de se retourner, jusqu'à ce que l'espace la lui dérobe. . . . Peut-être n'aimes tu pas à voir toujours à tes côtés une femme en pleurs; mais c'est toi qui les fais couler: si tu rencontrais dans les bois une femme percée

d'une flèche, tu la soutiendrais dans tes bras, tu écouterais ses dernières paroles; tu recevrais son dernier soupir : ne peux-tu recevoir celui de la triste Odéraï ? »

Omaïra, vivement touchée de la douleur de son amie, me dit :

« Tes yeux peuvent-ils voir sans cesse les yeux d'Odéraï baignés de pleurs ; son sein palpitant ne peut-il amollir ton cœur ? cependant, il n'est pas dur comme celui d'un Iroquois. Je t'en conjure par l'amitié que tu as pour moi, par les liens qui t'unissent à mon epoux, je t'en conjure par le Grand-être, ne laisse pas mourir Odéraï ! si je ne la voyais plus, le chagrin tarirait mes mamelles, et mon enfant, le fils de ton ami, périrait auprès de moi ! Je t'en conjure au nom de son père, qui mourrait avec lui ; au nom de toute la

nation, dont Odéraï est le plus bel ornement! Que faut-il donc faire pour t'attendrir? si je te voyais dans le danger, je m'exposerais à la mort pour te sauver, je ne verrais plus mon époux, mon enfant, ni mon amie, je ne verrais plus que toi prêt à périr: je me placerais devant la flèche qui volerait à ton cœur! Fermes de même tes yeux à ta patrie, à ta Bien-aimée, ne vois qu'Odéraï prête à mourir!

Est-ce que tes pères ne t'ont pas dit qu'il fallait tout sacrifier pour sauver un ami, que telle est la volonté du grand-père des hommes!

Allons, que ton cœur s'ouvre à la pitié; chasse la mort de la natte d'Odéraï, ne tue pas en elle la famille d'Ourahou, celle de ton ami, elle est l'ame de ces deux familles! Si mon enfant pouvait parler, il te

tendrait les bras, en te conjurant de ne pas faire mourir se seconde mère !

Va donc au milieu de la place publique, appelle le chefs, et dis-leur : je veux être l'époux d'Odéraï ! »

Elle versait des larmes abondantes, lorsqu'Ourahou entra dans la tente : « ma fille, dit-il, pourquoi me laisses-tu seul sur ma natte ? soutiens ton pauvre père ! il succombe sous le poids de la douleur, comme un vieux arbre que les vents ont renversé. »

Elle sortit avec son père, je dis à sa jeune amie :

« Tes paroles sont descendues dans mon cœur, elles y retentissent ; je vais attendre que ton mari soit de retour, nous les méditerons ensemble. »

Omourayou revint, et je lui dis : « je m'adresse à la sagesse de ton esprit, écoute mes paroles :

J'ai vu les yeux d'Odéraï rouges de pleurs, son sein palpitant, et son père courbé sous le poids de la douleur; j'ai vu ton épouse verser des larmes sur sa malheureuse amie; ce spectacle a changé mon cœur, je ne veux pas qu'Odéraï meure sur sa natte, que son père parte avec elle pour le pays des ames; je desire la prendre pour épouse.

— Tes paroles, mon ami! sont plus agréables pour moi, que ne le furent celles d'Omaïra, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aimait. Mais un nuage trouble ma joie; as-tu donc oublié que tu as offensé ton père et toute la nation? comment pourras-tu éteindre leur colère? il faudrait que tu devinsses un homme nouveau; il n'y a que la victoire qui puisse te changer ainsi à leurs yeux.

— Tes paroles sont douces, comme

le miel pour mon cœur aigri par le chagrin ; va mettre ce baume sur les plaies d'Odéraï et de son père !

— Nous allons partir pour la grande chasse, qui amène presque toujours la guerre, cache jusque-là ton projet ; si tu tombais sous le casse-tête, Odéraï, trompée par l'espérance, périrait de douleur. »

Nous partîmes en effet pour la chasse ; je laissai Odéraï triste et languissante sur sa natte : lorsque nous fûmes arrivés au lac *La Pluie*, une troupe de Chippewais se réunit à nous, pour chasser à l'ombre de l'arbre de la paix. Un de nos chasseurs blessa un chevreuil qu'il poursuivait, lorsqu'un chasseur Chippewais le tua, et ne voulut pas le lui rendre, malgré l'usage ; il poussa le cri de guerre ; les jeunes gens se rassemblèrent autour de moi. Après

avoir mis en fuite les Chippewais, peu nombreux, nous allions attaquer leur plus proche village, lorsque nous rencontrâmes une troupe de vieillards qui nous offrirent le calumet de paix. La joie le fit fleurir dans mon cœur; je le portai à la tente des vieux chefs, qui le reçurent, et donnèrent des présens aux députés. Je rentrai sur le champ dans la tente de mes amis, qui allèrent chercher mon père, et lui dirent : « voilà ton fils, c'est un homme nouveau, il a soutenu l'arbre de la paix, il peut être l'époux de ta fille! — Oui, bon père, je veux être l'époux d'Odéraï, afin que vous ne mouriez pas; car je vous aime dans mon cœur!

— Que tes paroles sont douces! ma fille ne mourra pas! tu me fais boire le plaisir! » (il dansait autour de moi,) « car ma fille desséchait,

brûlée par le feu de l'amour; tes paroles vont rafraîchir son cœur ! Viens avec moi verser ce baume ! mais prends garde que la joie ne la tue plus promptement que la douleur ! Hélas ! je crains bien qu'elle ne puisse plus entendre tes paroles, que son cœur ne puisse plus recevoir le plaisir : depuis si long-temps le chagrin la dessèche ! Oh ma pauvre fille ! si tu ne pouvais plus vivre pour moi ! Grand-père des hommes ! arrête tes regards sur Odéraï ! sur celle que tu te plûs à rendre semblable aux bons esprits ! que ton souffle puissant la ranime ; que le feu de tes yeux rallume dans son sein la flamme de la vie ! »

Je suivis Ourahou ; il me dit : « la vue de ma fille va percer ton cœur, peut-être ne la reconnaîtras-tu pas : le chagrin l'a desséchée ; ses

larmes ont brûlé ses joues; il n'y a que ses yeux qui brillent encore du feu de la tendresse ; toute son ame y respire. Prends courage mon fils, combien je t'aimerai ! tu auras donné la vie à toute ma famille, à moi-même ; il est si dur pour un père de voir sa fille mourir dans ses bras ! ».

Nous entrâmes sans bruit dans la tente d'Odéraï : elle était endormie sur sa natte ; je me plaçai près d'elle, et pris doucement sa main que je baisai, en la baignant de larmes ; car la vue de son visage, de son sein flétris par le chagrin, déchirait mon cœur, comme celui d'une mère qui voit étendu sur la terre, son fils percé d'une flèche.

Mes sanglots la réveillèrent : « Ah ! te voilà ! dit-elle d'une voix tremblante, ta vue verse le plaisir dans mon cœur, tu aurais bien dû ne pas

me quitter, je n'aurais pas eu tant à souffrir!

— Douce Odéraï, ton père et ton ami viennent verser le baume de la joie sur les plaies de ton cœur, y appliquer des plantes fraîches pour le guérir. Je suis un homme nouveau, j'ai soutenu l'arbre de la paix, j'en ai cueilli des feuilles pour les poser sur ton ame irritée par mon refus.

— Bon ami, jamais mon cœur n'a été aigri contre toi, je t'aime, et la femme qui aime se laisse tourmenter par son ami sans se plaindre, comme le cerf qui verse des pleurs au lieu de se défendre. »

Omourayou et son épouse entrèrent dans la tente, et lui dirent :

« Odéraï, réjouis-toi! voilà ton ami, le père des hommes a changé son cœur, il a quitté l'écorce du Nord, pour se vêtir de celle du Méchassipi.

— Oui, douce Odéraï, je l'ai quittée pour que la douleur ne te tuât pas; hâte-toi de te lever de dessus ta natte! Omaïra te conduira à la tente du malade; l'eau jetée sur les pierres rougies au feu, fera sortir de ton corps le mal qui te tourmente; tu renaîtras comme une fleur, et le bonheur viendra s'asseoir avec moi sur ta natte.

— Bon ami, tu fais couler le plaisir avec trop d'abondance dans mon cœur; il me suffoque, il trouble mes idées! »

Elle garda quelque temps le silence, pour méditer mes paroles, puis se ranimant, elle essaya de se tenir debout, me prit la main et me dit: « comment, Bon-ami, tu peux donc oublier ton épouse du Nord? tu es un homme nouveau, tu pourras donc être l'époux d'Odéraï? »

Je lui répondis par un sourire. « Ton cœur est bon, comme celui du Grand-père des hommes ; mais, Bon-ami, je ne veux pas que tu effaces Bien-aimée de ta mémoire, fais-la venir sur les bords du grand-fleuve, je l'aimerai comme ma sœur, et nous serons toutes deux tes épouses. »

Ses forces l'abandonnèrent, elle se laissa tomber sur sa natte, et la plus vive douleur se peignit sur son pâle visage : elle ajouta d'une voix presque éteinte :

« Car si tu n'avais que moi pour épouse, ta natte serait bientôt solitaire ; tes paroles d'amour sont entrées trop tard dans mon cœur. Tu vois que mes bras sont décharnés, que mon sein est flétri, que mes joues sont creusées par les larmes ! c'est en vain que tu verses la rosée de la joie sur la fleur que tu aimes, elle

est séchée jusqu'aux racines, tu ne la verras pas reverdir ! . . . . Bon-ami, tu es venu trop tard t'asseoir sur ma natte ; la mort y était avant toi ! . . . . Mais du moins, mon ame partira moins triste pour le pays des ames ; quand mes ancêtres m'y recevront dans leur tente, je leur dirai : « j'étais l'épouse d'un brave guerrier, mais la mort m'a tuée avant que j'eusse des enfans ! »

Omourayou revint avec les plantes qu'il venait de cueillir ; Omaïra en exprima le jus, et le présenta à son amie.

« Je veux bien, dit-elle, boire ce breuvage pour plaire à Bon-ami ; mon corps vivra encore aujourd'hui, peut-être demain ; mais mon cœur le tuera bientôt, c'est lui qui est blessé, vous ne pouvez le guérir ! »

Son sang agité égara son esprit ; tantôt elle disait : « Préparez donc mes nattes, mes tresses, tous mes ornemens ; et toi Bon-ami, habille-toi en jeune guerrier ! allons, mon père, peins-toi de couleurs nouvelles, je vais me lever ; nous irons dans la place : je dirai à Bon-ami : je veux être ton épouse ! il me répondra : je veux être ton époux ! et mon cœur boira le plaisir ! »

Le petit enfant d'Omaïra dormait sur une natte ; elle me dit : « Bon-ami, pourquoi laisses-tu notre fils dormir si long-temps ? apportes-le moi, que je lui présente mes mamelles. » Nous versions des larmes ; elle ajouta : « la douleur égare mon esprit ! Je suis assisse sur la natte de mort, je ne me leverai pas pour aller avec toi te dire : je veux être ton épouse ! »

Ses forces l'abandonnèrent, elle parut plongée dans le sommeil de la mort; et cependant, semblable à une liane dont on a coupé le tronc, et qui tient toujours serré, même après sa mort, l'arbre qu'elle aimait, Odéraï tenait ma main dans la sienne; je ne pouvais la quitter, sans que, par une sorte d'instinct, elle ne la cherchât; elle était agitée jusqu'à ce que je la lui eusse rendue, et alors son visage était plus calme, elle la pressait sur son cœur : j'étais obligé de rester auprès d'elle dans une attitude gênante, le plus léger mouvement éveillant ses alarmes, et resserrant ses étreintes. Ourahou, assis sur sa natte, la tête dans ses mains, était immobile, comme l'oiseau qui cache sa tête dans ses ailes, attend la mort; Omourayou debout, la tête appuyée sur son coude posé contre

le pilier de la tente, regardait tristement Odéraï, et ses yeux étaient baignés de pleurs; Omaïra préparait les breuvages, cherchait à placer son amie dans la situation la plus commode, et prenait à peine le temps de nourrir son fils. Enfant infortuné qui buvait avec son lait les larmes de sa mère!

Odéraï s'éteignait dans nos bras, comme un flambeau : la mort était assise sur sa natte, son horrible présence faisait tressaillir nos ames, nous étions tristes, comme des hommes que l'on va tuer. Quand la fièvre rendait à Odéraï une partie de ses forces, elle nous tenait des discours d'une expression déchirante.

« Je te demande pardon, Bon-ami, me dit-elle, de partir avant toi pour le pays des ames; j'aurais dû ne pas quitter la terre avant toi,

afin que tu ne pleurâsses pas sur ma natte de mort; j'aurais dû me contenter de ton amitié, je sais que ma vie est nécessaire à la tienne: je t'avais dit qu'il m'importait peu d'être ton épouse ou ton esclave, pourvu que je fusse auprès de toi; mais le chagrin a troublé ma raison, il m'a empêché d'entendre la voix du Grand-être, il a pesé sur mon ame, et l'a brisé, comme le hibou brise le jeune arbre sur lequel il se repose.

Je te vois me cherchant dans les bois, t'arrêtant dans les lieux où nous nous sommes assis; je t'entends te dire à toi même, en pleurant: c'est ici qu'était Odéraï; mais elle n'y est plus! et tes larmes couleront en abondance. Quand tu iras chez tes amis, tu marcheras triste et solitaire; en entrant dans leur tente, ils te demanderont: où est ton Odéraï? tu n'auras

pas la force de répondre ; tes larmes diront pour toi : Odéraï n'est plus ! Souvent dans les ténèbres, tu verras mon ame dessinée sur la toile de ta tente, ou passant à travers les arbres de la forêt ; tu portes mon image sur ton cœur, elle se changera en une plaie profonde, que tu ne pourras guérir.

Je vois mon père seul sur sa natte, pleurant nuit et jour, sans prendre de nourriture, jusqu'à ce qu'il vienne me rejoindre dans le pays des ames...... Ourahou, Bon-ami, ne pleurez pas ! Mon ame voltigera sans cesse autour de vous ; quand vous irez dans les bois, vous entendrez ses soupirs mêlés au murmure des vents ; quand, au milieu de la nuit, vous serez plongés dans vos tristes pensées, vous entendrez sa voix fugitive, comme celle de l'écho ; elle se mêlera aux chants

de mort des jeunes femmes qui pleureront sur sa tombe : quand vous viendrez, pendant la nuit, y verser des larmes, elle fera tressaillir vos cœurs ! Et toi, pauvre Bon-ami, tu brûleras d'amour pour Odéraï, qui ne sera plus ; tu connaîtras toute la force de mon attachement, lorsqu'il ne pourra plus faire ton bonheur ! »

Sa voix s'éteignit, elle resta une nuit entière sans parler ; le lendemain elle parut vouloir se ranimer, pour dire à son père :

« Bon-père Ourahou, pardonnes à Bon-ami ! tu vois qu'il renonce à son épouse du Nord, pour être ton fils, aimes-le toujours, laisses-le se reposer sur ta natte, ce n'est pas lui qui est la cause de ma mort. Lorsque les Chippewais m'ont fait prisonnière, je n'aurais pas voulu être l'épouse de l'un d'eux ; Bon-ami n'a

pu me prendre pour son épouse, il en avait une autre dans son cœur. Je t'en prie, Bon-père, reçois-le sur ta natte! lorsque mon ame reviendra près de toi, elle sera triste et désolée, si elle ne le voit pas à tes côtés!

Et vous, Omourayou, Omaïra, recevez mon père et mon époux dans votre tente; adoptez l'un pour votre grand-père, l'autre pour votre frère; ne les laissez pas seuls dans leur cabane, qui sera vide quand je n'y serai plus. La loi de notre pays et mon cœur vous invitent à satisfaire mes derniers désirs! Ne souffrez pas que mon ame ressente après ma mort, l'atteinte de la douleur; j'ai assez souffert pendant ma vie! »

Odéraï eut une crise violente, dont les accès réitérés nous remplissaient de frayeur; lorsqu'elle fut calmée, elle dit en soupirant:

« Adieu, Bon-père! Adieu Bon-ami, l'époux de mon cœur! Adieu! Omourayou, Omaïra, les amis de ma jeunesse! mon ame s'en va! . . . . Encore, si je pouvais espérer de vous revoir dans le pays des ames; mais hélas! le Grand-père des hommes ne me recevra peut-être pas dans sa tente; il me dira, lorsque je voudrai y entrer : vas-t'en! tu as troublé l'ordre de la nature; tu m'as désobéi!

Bon-ami, » ajouta-t-elle en me serrant la main, en m'invitant par signe à approcher mon oreille de sa bouche «: un grand fardeau pèse sur mon cœur, soulèves-le avec moi! Le chagrin avait égaré ma raison! mon esprit n'a plus entendu la voix du Grand-être, qui me défendait de quitter la vie : réunis-toi à mon père, à mes amis; que leur enfant élève

avec vous ses mains vers lui pour obtenir mon pardon ! . . . Il faut te quitter ! il faut renoncer au bonheur de t'aimer !.... Ah ! garde bien le souvenir d'une femme qui t'adorait ! » Elle me serra la main avec force, ses yeux brillaient d'une flamme surnaturelle : «me pardonnes-tu, ajouta-t-elle, de te quitter au moment où l'amour entrait dans ton cœur ! . . . Adieu ! Bon-ami ! le poison que j'ai mangé me tue !

— Oh ! mes amis ! m'écriai-je ! Odéraï s'est empoisonnée ! cueillez à la hâte de ces fruits qui chassent la mort ! »

Omourayou, plus rapide que l'éclair, courut en chercher ; mais il nous fut impossible d'ouvrir la bouche d'Odéraï, la mort avait posé la main sur sa victime.

Le poison lent qui la consumait

atteignit son cœur; tous ses membres, ses joues, son sein desséchés se gonflèrent, et reprirent leur forme naturelle; son visage s'embellit du coloris de la jeunesse : elle était belle comme un esprit, mais immobile; la mort parait sa victime pour aiguiser notre douleur. Ses yeux étaient fixés sur moi, sans mouvem ent, soncorps continuant à s'enfler, perdit toute sa beauté; des taches livides chassèrent les couleurs de son teint; sa main quitta la mienne; il sortit un éclair de ses yeux : elle expira.

Nous nous précipitâmes sur elle, comme une mère sur son enfant qu'une flèche vient de frapper; nous nous écriâmes : Odéraï! Odéraï! ne nous quitte pas! . . . . » Elle est morte! dit Omourayou, d'une voix lugubre; « et nous tombâmes tous, comme des guerriers frappés par le casse-tête.

Ourahou, Omourayou, égarés par la douleur, se perçaient les bras avec leurs flèches; Omaïra se faisait des entailles profondes dans les jambes avec une coquille; ils faisaient couler leur sang sur Odéraï, en poussant des cris aigus. Leurs lamentations doulourcuses appelèrent des guerriers, qui, voyant Odéraï étendue sans mouvement, réunirent leurs cris à ceux de mes amis, se firent, comme eux, des blessures profondes.

Je restais immobile auprès du corps d'Odéraï, comme un époux frappé de la foudre dans les bras de son amie: Ourahou, soutenu par deux guerriers, car toutes ses forces s'étaient écoulées avec son sang, Ourahou me dit d'une voix forte, mais souvent interrompue par les sanglots:

« Tu as brûlé le corps de celle qui t'avait sauvé des flammes, tu as dé-

chiré le cœur d'Odéraï qui t'avait détaché du poteau de mort ; tu as tué ta mère, tu m'as tué, moi qui t'avais donné ma fille pour épouse! ta vue enflamme ma colère ; va-t'en! ta présence souillerait son corps! va dans les forêts où reposent les os des Hommes-barbus tués par les Hommes-rouges, dis-leur : guerriers, réjouissez-vous! que vos os tressaillent d'alégresse! j'ai tué la fille d'un chef ; j'ai tué la plus belle des femmes rouges, l'ornement de toutes les nations de l'Ouest!

Quand les remords dévoreront ton cœur, tu iras pleurer sur sa tombe, mais tu n'y trouveras plus qu'un spectre de feu, reste de la flamme céleste, dont le Grand-père des hommes l'avait animée : ce spectre effrayé s'envolera devant toi. Son image te suivra jusqu'au tombeau, comme un cadavre que l'on attache

au corps de celui qui l'a tué, pour le punir de son crime! »

Mon ame plia sous le poids de la malédiction de mon père, comme le voyageur plie sous le poids de la foudre qui le frappe. Deux guerriers me prirent par la main: « éloignes-toi, me dirent-ils, ne fais pas de peine à ton père; la douleur égare son esprit; il ne reconnaît pas son fils; mais son cœur est bon, il te recevra encore sur sa natte. »

Omourayou me conduisit à sa tente; je marchais, enveloppé du trépas, à travers lesquelles je voyais Odéraï, belle comme une fleur, étendue sur sa natte de mort; j'entendais les cris de son père, dOmaïra; mes forces m'abandonnaient, Omourayou me soutenait dans ses bras.

Il me laissa seul un instant, pour

voler auprès de son épouse ; alors, poursuivi par les cris lamentables qui déchiraient mon cœur, je pris la fuite dans les bois ; et là, semblable à un orignal blessé, qui attend la mort sous son buisson, je restai jusqu'au jour suivant, sans m'appercevoir que le soleil avait déjà quitté la terre ; car mon ame était absorbée par la douleur.

Des cris plaintifs qui retentissaient dans mon cœur, me réveillèrent du sommeil de la mort : c'étaient les parens d'Odéraï qui portaient son corps à la forêt. Ils passèrent si près de moi, que je distinguai mon père, mes jeunes amis, et toutes les femmes qui aimaient Odéraï : elles déchiraient leurs nattes et leurs tresses, se frappaient la poitrine, élevaient vers le ciel leurs bras et leurs yeux inondés de pleurs, et se faisaient

des entailles profondes, pour exprimer leurs regrets.

La crainte de troubler le cortège me retint aux pieds de l'arbre près duquel j'étais : je souffrais plus qu'un prisonnier attaché au poteau de mort; les coups portaient sur mon cœur. Lorsque je vis passer près de moi le corps d'Odéraï enveloppé dans des fourrures, et porté sur des branches par quatre jeunes filles éplorées, je rompis mes liens, et me réunis aux guerriers qui suivaient le cortège ; je me perçai les bras avec des dents de poissons, afin que la douleur pût me distraire de tourmens plus cruels. Les guerriers m'apperçurent et me placèrent au milieu d'eux, pour me faire suivre le corps jusqu'à l'arbre sur les branches duquel on le déposa. Toutes les jeunes amies d'Odéraï, son père, Omourayou, Omaïra se

coupèrent

coupèrent les cheveux et les suspendirent aux branches de l'arbre, ou les posèrent sur l'herbe au-dessous du corps; les guerriers et les femmes chantèrent tour-à-tour :

CHŒUR.

« Odéraï! pourquoi partir si tôt pour le pays des ames? belle comme une fleur, tu ne devais pas quitter la terre avant d'avoir donné des fruits à ta nation!

LES GUERRIERS.

Quand nous pleurions sur les corps de nos épouses, de nos enfans, ta voix se joignait à nos tristes accens; nous nous taisions pour t'entendre; on eût dit que la voix consolante du grand-être soutenait notre courage; elle faisait couler nos larmes avec plus d'abondance! Qui nous eût dit alors

que nos pleurs couleraient bientôt sur ta tombe !

LES FEMMES.

Odéraï ! tu étais la plus belle des Nadouëssises, tous les jeunes gens s'empressaient autour de toi en disant : que je serais heureux de l'avoir pour épouse ! mais tu ne les écoutais pas, et celui que tu aimais n'a pas voulu de toi ! le chagrin a troublé ton esprit, a égaré ton cœur ; et toi ! qui étais si belle, si douce, et si bonne, toi dont l'ame devait s'envoler aisément vers le Grand-ètre, comme l'oiseau qui regagne son nid ; tu es morte dans les contorsions du désespoir, le poison a détiré tes nerfs, un feu dévorant a brûlé tes chairs, desséché ton sang ; tu as péri comme une fleur brûlée par le soleil ; il ne nous reste plus d'Odéraï qu'un corps ina-

nimé, son ame est partie pour le pays des ames; celles de nos pères s'assembleront autour d'elle, et lui diront en gémissant :

CHŒUR.

Odéraï! pourquoi venir si tôt dans le pays des ames? belle comme une fleur, tu ne devais pas quitter la terre avant d'avoir donné des fruits à la nation!

LES FEMMES.

Grand-père des hommes, reçois Odéraï sur sa natte! pardonne-lui d'avoir quitté la terre avant que ta voix l'eut appelée auprès de toi! ne pouvant plus supporter le poids de la douleur, elle s'est jetée dans tes bras paternels; pourrais-tu la repousser?

LES GUERRIERS.

Grand-père des hommes, reçois l'ame d'Odéraï dans ta tente! toute

la nation des Nadouëssis élève vers toi ses mains suppliantes pour obtenir son pardon! arrêtes tes regards sur tes enfans, écoutes leurs voix qui s'élèvent vers toi, du milieu du vallon dans lequel ils sont rassemblés!

LES FEMMES.

Et vous, grands-pères des Nadouëssis, recevez au milieu de vous l'ame d'Odéraï, essuyez ses pleurs, car elle gémira sans cesse, errante et plaintive, jusqu'à ce qu'elle soit réunie à celui qu'elle aimait!

CHŒUR.

Odéraï! pourquoi partir si tôt pour le pays des ames? belle comme une fleur, tu ne devais pas quitter la terre avant d'avoir donné des fruits à la nation! »

Les sanglots redoublèrent après ces tristes chants; la nuit couvrit ce spec-

tacle de son voile sombre, on alluma des flambeaux ; Ourahou fit retentir les airs de ces douloureux accens :

« O ma fille, pourquoi partir si tôt pour le pays des ames ? tu laisses ton malheureux père étendu sur sa natte de mort !

J'ai vécu trop long-temps ! ma fille part avant moi pour le pays des ames ; brûlée par le feu de l'amour, elle s'est desséchée dans le sein de son malheureux père !

Odéraï la fille de mon cœur, pourquoi partir si tôt pour le pays des ames ! tu laisses ton malheureux père assis sur ta natte de mort ; son feu va s'éteindre, toutes les plaies de son corps vont se rouvrir : il ne rallumera pas son feu, il ne pansera pas ses plaies, il attendra la mort parce que tu n'es pas auprès de lui !

O mes frères ! vous avez vu souvent mes yeux se remplir de larmes de joie, lorsque ma fille brillait au milieu de vous, comme une fleur ; lorsque j'entendais sa voix éclatante pénétrer à travers vos accens, et faire garder le silence à toutes ses compagnes ravies par la beauté de ses chants.

Et vous, jeunes guerriers, qui vous empressiez autour d'elle, qui me preniez la main, et me suiviez dans les combats pour vous rendre dignes d'être son époux, ne venez plus dans ma tente ; je n'ai plus d'Odéraï !

M'auriez-vous dit qu'un jour, dans ma triste vieillesse, je verrais étendue sur le terre, ma fille chérie, celle qui devait me fermer la paupière !

Odéraï ! pourquoi partir si tôt pour le pays des ames ? tu laisses ton malheureux père étendu sur sa natte de mort !

Et toi! Grand-père des hommes, reçois dans tes bras ma fille chérie! pourrais-tu chasser de ta natte celle que tu formas de la flamme la plus pure? n'a-t-elle pas assez souffert! Toute sa vie ne fut qu'une bonne action; elle était toujours attentive à faire le bonheur de ses parens : jamais elle ne fit verser de larmes, si ce n'est des larmes d'amour, ou celles que nous répandons aujourd'hui sur sa natte de mort! Le chagrin l'a renversée; ne lui tendras-tu pas une main paternelle?

O mes frères! élevez vos mains vers le grand-être, conjurez-le de recevoir Odéraï dans sa tente paternelle!

Mais non! que vos accens n'interrompent pas le silence imposant de la nuit! j'entends la voix plaintive

d'Odéraï, elle vient consoler son malheureux père !

O ma fille ! tes paroles incertaines qui se confondent et se prolongent avec le murmure des vents, me font tressaillir ! Oh ciel ! Je la vois ! . . . Qu'elle est pâle ! . . . Tu fuis ton père ! pourquoi ne l'entraînes-tu pas avec toi dans la tombe ? pourquoi nos ames ne se sont-elles pas envolées comme deux colombes qui évitent la tempête, et se réfugient dans les sombres forêts ! »

Les échos répétèrent ces tristes accens : la nuit était brûlante ; des météores enflammés promenaient dans les bois leurs formes ignées, que les Indiens superstitieux croient être des ames de leurs parens ; les guerriers, effrayés par leur aspect et par le murmure des vents qui éteignirent les pâles flambeaux, prirent la fuite, et

me laissèrent seul auprès des tristes restes d'Odérai.

« Ame d'Odéraï, m'écriai-je, pardonne-moi les tourmens affreux que je t'ai fait souffrir; le remords ronge mon cœur. A présent que tu n'es plus auprès de moi, je suis comme un enfant abandonné par sa mère: je t'appelle : Odéraï ! Odéraï ! tu ne me réponds pas, mais les remords accourent à ma voix comme les ours accourent pour dévorer l'enfant. C'est moi qui t'ai fait dessécher d'amour, et le grand-être, pour me punir, allume dans mon cœur la flamme la plus vive . . . . O mon épouse! ame de ma vie? pourquoi me fuir? pourquoi te soustraire à mes tendres caresses? entends la voix gémissante de ton malheureux époux! ne le laisse pas seul sur la terre, dévoré de regrets !»

Une voix lugubre se mêla au souffle des vents ; c'était celle de mon père qui était revenu près du corps de sa fille.

« Tu as tué ton épouse, dit-il, et tu la conjures d'écouter ta voix ! brûle à présent d'une flamme ardente ! son ame ne s'approchera pas de la tienne, tu lui fais horreur ! éloigne-toi de sa tombe, ta présence l'effarouche, elle ne viendra pas consoler son père !

Ingrat ! tu as refusé de prendre ma fille pour épouse ! je ne vois que toi dans ce refus. . . . . Plus féroce que celui qui tourmente un captif, tu as tué ton amie la plus tendre ; tu l'as livrée aux sombres vapeurs de la mélancolie ; tu l'as vu, d'un œil tranquille, dessécher sous tes yeux, brûlée par un feu que tu pouvais éteindre ; chargé de faire son bonheur, puisqu'elle

s'était confiée à toi, tu l'as sacrifiée à l'espoir d'une plus grande félicité que tu ne goûteras jamais. Car ne crois pas trouver le bonheur près de ton épouse du Midi! si tu la revois, l'image de ma fille te poursuivra jusque dans ses bras; les remords empoisonneront tes plaisirs! ton cœur est bon et sensible, il ne pourra pas oublier le sort de la malheureuse Odéraï; tu te diras: si j'avais été moins avide de jouissances, je l'aurais arrachée des mains de la mort! O mon fils, si tu avais pu renoncer à tes vaines espérances, tu aurais connu le bonheur; parcours à présent toutes les contrées, et trouve, si tu le peux, une femme qui t'aime autant que ma fille t'aimait! »

Ces paroles de mon père firent jaillir mes larmes; son cœur était bon, comme celui de tous les Indiens; malgré son excessive douleur, il

fut touché de mon malheureux sort.

« O mon fils! ajouta-t-il, que vas-tu devenir? tu aimais Odéraï, tu versais tes larmes dans son cœur! hélas! tu l'appelles en vain, elle n'est plus! pleure! pleure! ma fille ne vit plus? quel nuage épais a donc couvert tes yeux? tu aimais à rester auprès d'Odéraï, c'était ton unique jouissance; je te l'aurais donnée pour épouse, tu aurais bu le plaisir à chaque instant de ta vie! je t'aimais dans mon cœur; que j'aurais été joyeux de voir tes enfans, les enfans d'Odéraï jouer sur ma natte! cruel Ontérée, tu as tué ton épouse, tu as tué ton père! tu me fais horreur et pitié! Errant dans les forêts, ou assis sur ta natte, les cruels remords déchireront ton cœur, jusqu'à ton dernier soupir; le grand-être, pour te punir, allume dans ton sein un ardent amour; tu aimes

ton épouse quand elle n'est plus ; tu n'a pas assez connu, quand elle vivait, tout son mérite et ses vertus : pars à présent, parcours toutes les nations, et trouve, si tu le peux, une femme qui t'aime autant que ma fille t'aimait !

Si tu avais renoncé à tes espérances, tu aurais connu le bonheur ; mais, hélas ! qu'il t'en coûtera pour expier ton crime ? bientôt tu n'auras plus de père ; la voix plaintive d'Odéraï, les gémissemens d'Ourahou retentiront sans cesse dans ton cœur !

— Bon-père, pardonne-moi ma faute, laisse-moi te presser dans mes bras, mes larmes couleront sur ton visage, elles éteindront le feu de ta colère ! elles soulageront mon cœur déchiré par les regrets !

— Non ! Non ! N'approche pas de moi ! Je t'aime, mais j'aurais honte

de presser dans mes bras le meurtrier de ma fille! »

Ourahou me laissa seul, auprès du tombeau d'Odéraï; je voulais le suivre, je ne pouvais quitter les tristes restes de mon épouse : j'étais comme un orignal percé de flèches; il ne peut se reposer sur la terre, sans enfoncer les fleches dans son cœur; il ne peut fuir, ses forces l'abandonnent; il attend la mort.

Le soleil éclaira ces lieux, la nature me parut couverte du voile de la mort. Plusieurs jeunes femmes de la bourgade venaient pleurer sous le corps d'Odérai; je me cachai, pour entendre leurs chants. Elles se percèrent les bras avec des dents de poissons, se coupèrent les cheveux, et les posant sur le corps de leur amie, elles chantèrent :

« Odéraï, la plus belle des Nadouës.

sises, n'est plus; lorsque les alliés viendront à la bourgade danser à l'ombre de l'arbre de la paix, ils se diront : où est donc la belle femme? nous leur répondrons, en pleurant : Odéraï n'est plus!

Odéraï n'est plus! tandis que nous pleurons, les ennemis de la nation se réjouissent; leurs jeunes femmes se disent en riant : Odéraï, la plus belle des Nadouëssises, n'est plus!

Odéraï n'est plus! son corps est suspendu à l'arbre de mort; les vents l'agitent en murmurant, comme les tourmens de l'amour ont agité son cœur. Les vieillards regrettent celle qui pansait leurs plaies, qui allumait le courage des jeunes gens; les mères regrettent le modèle des jeunes filles, les jeunes gens celle dont un regard récompensait leur bravoure, dont la présence enflammait leurs

ames, celle dont chacun espérait être l'époux. Toute la nation est en pleurs; Odéraï n'est plus!

Odéraï n'est plus! chacun de nous a perdu une amie qui lui donnait de sages conseils, une sœur qui venait la consoler quand elle pleurait sur sa natte, un bon esprit qui appaisait les querelles. On ne dansera plus dans la bourgade; Odéraï n'est plus! Celui qu'elle aimait mourra bientôt; car le feu de l'amour le plus tendre brûle dans son cœur; il périra, ce brave guerrier qui a rendu la nation victorieuse; en vain lui dira-t-on de se conserver pour la nation; il répondra : pourquoi vivrai-je encore? Odéraï n'est plus!

Odéraï! pourquoi partir si tôt pour le pays de ames? ton père, tes amis vont te suivre; tous les ornemens de la nation vont périr : Odéraï n'est plus! »

Ces tristes paroles retentissaient dans mon cœur ; elles se retirèrent ; il en vint beaucoup d'autres ; car la douce Odéraï était chérie par toutes ses compagnes ; je restai plusieurs jours auprès de son corps, nourrissant ma douleur de leurs plaintes, de leurs regrets.

Omourayou vint enfin me trouver, et me dit : « si tu restes dans les bois, le chagrin rongera ton cœur ; viens plutôt pleurer avec nous, tes larmes seront moins cuisantes. » Je le suivis comme un enfant, qui a perdu sa mère, suit en pleurant la femme qui l'adopte. Je marchais la tête penchée, mes genoux pliaient sous la main de la mort ; lorsque j'entrai dans la tente de mes amis, notre réunion augmenta notre douleur ; nous poussâmes des cris qui attirèrent les habitans, ils vinrent poser leurs mains sur

nos têtes et versèrent des larmes, en disant : « frères, que vous êtes malheureux ! »

L'excès de la douleur me chassa de la tente ; j'étais comme l'homme qui vient de commettre un crime ; je ne savais où me cacher ; j'avais honte de moi-même. Pousuivi par le remords, comme le cerf percé d'une flèche, je m'enfonçais dans les bois, je gravissais les montagnes, j'appelais Odéraï, je la cherchais dans les lieux où j'avais coutume d'aller avec elle, et la flèche qui perçait mon cœur ne me quittait pas : la douleur le tenait étroitement serré, comme le carcajou qui s'est élancé sur un cerf, et enfonce ses griffes dans son corps : le cerf fuit avec la rapidité de l'éclair, emportant avec lui l'ennemi qui suce son sang, et le fait tomber sur la terre : je tombai aussi, renversé par la fa-

tigue, et j'appelais la mort. Si je trouvais un fruit empoisonné, je le cueillais avec empressement, je le portais à ma bouche : « tu iras revoir Odéraï ! » me disais-je ; une force secrète m'arrêtait la main ; je croyais entendre une voix me crier : « Ontéréé, le Grand-être te défend de mourir ; le fleuve des tourmens n'a pas encore lavé ton crime ; oseras-tu paraître devant moi, teint encor du sang de ta mère ? » Je prenais la fuite comme un enfant qui entend le sifflement d'un serpent. L'image de mon épouse expirante me poursuivait, elle entretenait dans mon cœur le feu de l'amour le plus tendre.

» Grand-être, m'écriai-je, daigne me rappeler auprès de toi ! n'ai-je pas assez souffert ? mon ame se réunirait à celle d'Odéraï ; elles ne se sépareraient plus ! » Les remords accou-

raient à ma voix, et déchiraient mon cœur.

Omourayou avait suivi mes traces; je l'apperçus à travers les arbres: il était en sueur, ses vêtemens étaient déchirés, les épines avaient écorché ses jambes: sa vue renouvela ma douleur; il vint auprès de moi, posa ses mains sur ma tête, sans parler; il pleura long-temps; puis il dit:

« Ontéréé, je ne reconnais plus mon ami! je croyais avoir un guerrier pour frère, et ce n'est qu'une femme qui ne peut supporter la douleur.

— Oui, cher Omourayou, je suis faible, comme une femme qui aime; j'ai vu étendue sur sa natte de mort, l'épouse de mon cœur, c'est moi qui l'ai tuée; à présent qu'elle ne vit plus, je l'aime, comme tu aimes Omaïra!

— Viens pleurer avec elle, nos larmes soulagerons tes regrets. »

Je suivis Omourayou, et lorsque nous fûmes dans sa tente, il dit à son épouse :

« Qu'Ontéréé est à plaindre! à présent qu'Odéraï ne vit plus, son cœur brûle d'amour.

— Pauvre Ontéréé, dit Omaïra, mes larmes coulent sur ton cœur; que tu as dû souffrir! pourquoi faut-il que tu ne connaisses le mérite de cette amie que lorsqu'elle n'est plus! Elle ne vivait que pour toi, elle était esclave de tes volontés, tu étais son ame; toujours attentive à faire ton bonheur, elle te sacrifiait ses goûts, ses plaisirs; depuis que tu étais dans sa tente, on ne la voyait plus dans nos jeux, elle n'allait plus voir ses amies; toutes ses pensées étaïent pour toi, elle avait rejeté les vœux des plus

braves guerriers. Odéraï était un bon esprit ; elle était la mère de ton bonheur ! »

Omaïra avait, par son discours, aiguisé mes regrets ; son époux voulut ranimer mon courage, il me dit :

« Le Grand-père de ma famille m'a souvent répété : Mon fils, si la mort t'enlève ton épouse et tes enfans, ne pleures pas toujours, mais quittes ta tente, le mouvement chasse le chagrin ; va dans les tentes des guerriers blessés, reste auprès d'eux pour chasser l'ennui qui repose sur leurs nattes, apporte-leur des plantes nouvelles, va chasser pour eux : *faire du bien est le baume de tous les maux de la vie !*

Allons, Ontéréé, lèves-toi de ta natte de douleur ; imite le castor dont on a tué l'enfant ; il reste un instant auprès de lui, le flaire en

grommelant, et va continuer les travaux de sa nation.

Quand Odéraï était étendue sur sa natte de mort, brûlée par le feu de l'amour, nous avons pleuré sur elle ; mais à présent qu'elle est dans le pays des ames, auprès de sa mère Wanissa, à présent qu'elle est heureuse, tu ne pleures que pour toi. Pourquoi caches-tu ta tête dans tes mains comme l'oiseau qui cache sa tête dans ses aîles, en attendant la mort ? Un chef de guerriers ne doit pas mourir comme une femme. Les nuages se sont accumulés sur ta tête, la foudre a éclaté près de toi, elle a frappé ton épouse ; et tu verses des larmes de sang ; je pleure sur toi ! » Il posa ses mains sur ma tête, et l'arrosa de ses larmes. « Mais le ciel peut s'éclaircir, la foudre s'éloigner, et ses coups te conduire au bonheur.

Ton épouse du Nord n'est pas étendue sur sa natte de mort, peut-être tes frères viendront-ils te chercher, et le coup qui te déchire sera le père de ta félicité.

Odéraï n'est plus ; mais toute la nation n'est pas morte avec elle ; tu as encore des amis : va pendant la nuit pleurer sous l'arbre d'Odéraï, mais travaille pendant le jour pour l'utilité de la nation ; elle doit être pour toi une épouse, une mère, une amie ; tout ton cœur doit lui appartenir. Va dans les conseils donner de sages avis ; conduis les guerriers à la chasse, à la guerre ; fais voir que tu aimes ton pays ! »

Je suivis Omourayou à la tente du conseil, à la chasse ; j'allai voir les guerriers blessés ; et par-tout, je portai avec moi l'image d'Odéraï, par-tout je trouvai des objets qui renou-

velaient ma douleur; j'entendais des paroles qui, comme des flèches de feu, perçaient mon cœur.

Omourayou voyant que tous ses efforts, pour dissiper mes regrets, étaient inutiles, me dit un jour:

« Ontéréé, as-tu donc oublié que l'homme ne vit pas pour lui seul, qu'il doit sacrifier ses desirs pour ne pas faire souffrir ceux qui l'aiment? ton oubli a fait mourir la douce Odéraï; que sa mort parle à ton cœur! je t'aime comme mon frère, Omaïra t'aime comme l'ami de son époux, nos enfans t'appellent leur père, ta douleur nous fait souffrir: veux tu donc aussi nous quitter pour aller dans le pays des ames? oublies-tu que tu as un père qui t'aime encore, qui pleure sur sa natte, parce qu'il n'a plus d'enfans! va le consoler, ne vis pas que pour toi! prends

garde qu'en te couchant sur ta natte de mort, tu n'entraînes avec toi un jeune guerrier, son épouse et son fils; je te le répète, tu es l'ami de mon cœur, je ne puis vivre sans toi!

Viens voir ton père Ourahou, je lui ai parlé de toi, il t'aime toujours. »

Je le suivis jusqu'à la tente de mon père; en entrant, il me cacha derrière lui, et dit:

« Père Ourahou, tu avais un fils et une fille que tu aimais; la mort t'a enlevé ta fille; mais ton fils vit encore, veux-tu le revoir? »

Mon père ne répondit rien.

« Ecoute, bon père, ton esprit n'est pas faible, comme celui d'une femme qui perd son époux? le souffle de la mort t'a souvent frappé, tu dois être ferme, comme le grand

arbre de la forêt, tant de fois ébranlé par la foudre ; le chef des guerriers ne doit pas être toujours plongé dans la tristesse. Je sais que tu as reçu une blessure profonde, ton fils vient la guérir ; veux-tu le revoir ?

Tu ne réponds rien, tu veux donc qu'il meure de regrets ? prends garde ! c'est un bon guerrier, la nation te le redemanderait. Bon père, il est si triste, il verse des larmes si abondantes ! Toi qui es un des sages de la nation, tu dois savoir que l'homme n'est pas le maître de son cœur. Il aimait Odéraï comme sa mère adoptive ; elle aurait voulu qu'il l'aimât comme son épouse ; le pouvait-il, puisqu'il avait une autre épouse ?

Avant de condamner ton fils à l'exil, mets-toi à sa place, les grands pères de la nation te l'ont dit : *ne condamne jamais les actions de ton*

frère, avant de t'être mis à sa place, d'avoir sondé son cœur, suivi l'ordre de ses idées, de ses affections, et vu si, dans la même situation, tu n'aurais pas commis la même faute! et pourquoi porter le désespoir dans le cœur de ton fils; ce n'est pas lui qui te frappe, il n'est que l'instrument innocent dont se servent les mauvais esprits; cède à leur volonté, crains de faire deux malheureux par ta colère, ils s'en réjouiraient!

Dis donc, Ourahou, veux-tu recevoir ton fils? allons, ouvre tes bras, qu'il se précipite sur toi, presse-le sur ton sein, réchauffe son ame glacée par la douleur!

N'entends-tu pas la voix de ta fille, qui te dit: Bon père, pourquoi ne pas exaucer les derniers vœux d'Odéraï? je t'avais prié de recevoir mon époux dans ta tente, et je ne l'y vois pas!

Prends pitié de ton fils, reçois le dans tes bras !

— Oui, je veux le presser sur mon cœur !

— Tu le veux ! Tiens, le voilà ! Pressez-vous dans les bras l'un de l'autre, vous serez plus forts contre la douleur ! »

Je me précipitais dans les bras de mon père ; il me pressa sur son sein ; je le mouillai de mes larmes : il était immobile, prêt à mourir de plaisir ; il reprit ses forces, et dit : « Odéraï, voilà ton frère de retour, viens-donc le voir ! » Puis il s'écria : « Odérai n'est plus ! » Sa tête et la mienne retombèrent dans nos mains ; Omourayou, debout à nos côtés, laissait couler ses larmes sans parler.

Ourahou, après un long silence, se réveilla du sommeil de la mort, et me dit :

« Mon fils, ne pleurons plus, nous ne sommes pas des femmes, mais des guerriers; je jette une large peau sur ce qui s'est passé; je ne vois plus que toi; tu remplis mon cœur.

Viens avec moi, Omourayou, je veux aller m'asseoir sur ta natte, je serai le grand-père de ta famille, j'attendrai dans ta tente le moment, où je partirai pour le pays des ames; j'y retrouverai ma fille et mon épouse Wanissa! »

Nous allâmes demeurer dans la tente de nos jeunes amies, laissant la notre déserte, parce qu'Odéraï n'y était plus. Mon père parut avoir surmonté sa douleur, son calme agit sur mon ame, le pardon que m'avait accordé mon père m'obtint celui de mes frères, mon ame se plongea dans une mélancolie à laquelle leur pitié donnait quelques charmes; ils m'appe-

laient *le Coeur-piqué*, faisant allusion à mes malheurs.

Lorsque les arbres furent dépouillés de feuilles, mes frères se préparèrent à la grande fête des Morts, qu'ils célèbrent tous les trente ans, pour transporter les restes de leurs parens à la grande cave des morts située sur les rives du fleuve. Un Héros publia, par ordre du conseil, que ce jour était arrivé : à sa voix, la bourgade retentit de cris lamentables, et présenta des scènes de désespoir ; chacun pleurait ses parens, ses amis morts depuis la fête précédente ; on eût dit que la dernière génération venait de mourir. Cette voix lugubre réveilla le douleur de mon père, de mes amis qui se roulèrent sur leurs nattes, se percèrent les bras et les jambes avec des arrètes de poissons, comme ils avaient fait à la mort d'Odéraï. Ils

sortirent ensuite de leurs tentes pour aller à la forêt chercher les corps suspendus aux arbres ; ils les portèrent aux bords du fleuve, pour laver les os, en détacher les chairs, qu'ils brûlaient, ne portant que le squelette à la cave des morts.

C'était un spectacle terrible et dégoûtant que celui de tous ces cadavres offrant tous les degrés de putréfaction, depuis ceux ensevelis dès trente ans, jusqu'à ceux décédés la veille; cadavres hideux, portés nud à nud par des hommes de tous les âges. Une génération présente conduisait la génération passée au tombeau dans lequel elle-même devait descendre ; une mère portait les enfans que naguère elle tenait dans ses bras ; un époux, la jeune épouse qu'il avait pressée sur son sein; la jeune amante, le guerrier qu'elle vou-

lait faire asseoir sur sa natte : leurs têtes hideuses retombant sur les épaules de ceux qui les soutenaient frappaient leurs joues vermeilles, présentant ainsi le contraste de la vie et de la mort, des débris de l'humanité à côté de la fraîche et vigoureuse jeunesse. Je vis mon père Ourahou chargé du corps de sa fille qu'il tenait par les mains, suspendue derrière lui : la longue chevelure de mon épouse couvrait son visage baigné de pleurs ; Omourayou marchait à ses côtés, portant celui de Wanissa.

Un froid mortel glaça mon sang, je tombai au pied d'un arbre, et le voile du trépas me déroba l'horreur de cette scène. L'air retentit de lugubres cris, chaque famille chantait la chanson de mort ; ils partirent pour la grande cave, et je restai seul dans les bois, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour.

SEIZIÈME VEILLÉE.

ODÉRAÏ.

MON père Ourahou m'avait dit souvent qu'il avait jeté une large peau sur le corps d'Odéraï, que je remplissais son cœur; mais je vis bien à l'altération de son visage, à sa maigreur, à sa faiblesse, que le chagrin qu'il cachait dans son cœur le dévorait, comme le feu concentré sous un amas de feuilles le mine lentement; je vis que bientôt il allait tomber sur la natte de mort, mes tendres amis s'en apperçurent aussi; nous étions tristes, comme des parens autour d'un père qui va mourir; les caresses et les jeux des enfans ne nous amusaient plus, leur gaieté nous

était importune, et nous envïons leur insouciance.

Omaïra dit à son époux: « verse tes larmes dans mon cœur, Ourahou ne veut plus rester avec nous, il se prépare à partir pour le pays des ames, un ver ronge son cœur, il va tomber.

— Chère Omaïra, tes paroles portent le trouble dans mon cœur; quand je vois mon père et mon ami prêts à mourir, mon ame rampe sur la terre accablée par le chagrin; je me rappelle les dernières paroles d'une vieille femme que l'on brûla comme sorcière, parce qu'elle vivait solitaire dans les bois! »

« Ah! si l'on savait ce qu'il en coûte pour être époux et père, dit-elle, s'il était possible de prévoir combien de maux l'on aura à souffrir, combien d'inquiétudes à dévorer, combien de larmes à verser sur la

natte d'un époux, d'un enfant luttant contre la maladie, qui oserait contracter aucun lien d'amour? Celle qui a un époux et des enfans vit en eux, elle a trois corps sur lesquels le chagrin peut mordre; elle ne jouit que faiblement de leurs plaisirs, et leurs maux portent sur son cœur. S'ils partent pour le pays des ames, elle veut les suivre, et souffre plus que le guerrier attaché au poteau de mort! »

« Mais, belle Omaïra, le grand-père des hommes qui a voulu que leur race ne périt pas, a décoré les femmes des formes les plus belles, leur a donné des charmes qui allument dans nos cœurs le feu de cet amour qui nous promet tant de plaisirs, et nous trompe si souvent. »

Ces paroles me troublent, m'inquiètent; je suis entouré de mes enfans, de mon épouse, de mon père,

de

de mon ami; mais d'affreux pressentimens m'agitent, je tremble, moi qui ai si souvent bravé la mort; quand elle plane sur une tente, elle enlève tous ceux qui l'habitent: j'entends le bruit de ses ailes; des larmes involontaires coulent de mes yeux: Omaïra, viens, que je te presse sur mon cœur; mes enfans, venez embrasser votre père! Grand-être, voudrais-tu me séparer de tout ce que j'aime? ô mon épouse, ô mes enfans, attachez-vous à moi! » Omaïra et ses enfans se jetèrent sur lui pour le combler de caresses, il restait immobile, sans oser leur sourire.

Cependant Ourahou n'avait plus la force de sortir pour aller voir ses anciens amis; la douleur le tenait attaché sur sa natte de mort; nous le portions à l'ombre d'un sassafras, nous asseyant auprès de lui. Il jouait avec ses petits-

enfans; puis promenant ses regards sur la bourgade et la prairie: « je ne vois pas Odéraï, » disait-il; il cachait sa tête dans ses mains, demandait à rentrer dans la tente, parce que la vue de ces lieux lui rappelait ses malheurs.

Omourayou alla dans la bourgade voisine, avertir un habile médecin[1], ami de mon père. Le sage vieillard vint, et mon père, après avoir fumé avec lui une pipe d'amitié, lui dit:

« Mon vieil ami, mes enfans ont été te faire lever de ta natte, ils ont eu tort; tu es venu, je t'en remercie, j'aime à voir près de moi un ami qui a tant de fois guéri mes plaies; mais n'espère pas guérir celle qui me tue; mon corps tout couvert des blessures que j'ai reçues à la guerre, de celles que je me suis faites à la mort de mon épouse, de ma fille, est comme un

vieil arbre creusé par un ours qui y fait sa retraite; le moindre vent le renverse; on ne peut le faire reverdir. Le chagrin s'est placé dans mon cœur, il le ronge, le vent de la mort va me renverser; n'espère pas me faire revivre, laisse-moi m'endormir paisiblement sur ma natte. Le grand-père des hommes m'appelle, je ne crains pas de paraître devant lui, je n'ai jamais fait de mal qu'aux ennemis de ma nation: j'ai parcouru le sentier de la vie; j'ai bu tour à tour dans la coupe du plaisir, dans celles des peines, j'ai rempli le rôle d'époux, de père et de vieillard; je me suis occupé toute la vie du bonheur de ceux qui m'entouraient, sans jamais le sacrifier à mes jouissances: j'ai servi avec zèle ma nation; tous mes rôles que j'ai remplis du mieux qu'il m'était possible, sont finis: pourquoi cher-

cherai-je à les prolonger? Une seule chose m'afflige, c'est de voir mes pauvres enfans pleurant autour de moi; les soupirs qu'ils ne peuvent étouffer me déchirent; mes pauvres enfans, ne pleurez pas, nous nous reverrons un jour, je vous l'ai dit: la vie n'est qu'un songe, et la mort un réveil; quand votre rêve sera fini, vous viendrez dans le pays des ames où nous serons tous heureux; mais jusque là vous aurez beaucoup à souffrir! ô mon vieil ami, toi que le temps a rendu le conseil des jeunes gens, soutiens mes enfans, je te recommande sur-tout le Cœur-piqué; Omourayou, Omaïra ont des enfans qui remplissent leur cœur; quand je ne serai plus, le malheur augmentera leur attachement mutuel, ils presseront leurs enfans dans leurs bras, et l'amour guérira leurs plaies; mais le fils aîné de mon

cœur n'a pas d'épouse ni d'enfans, il a laissé ma fille partir avant lui pour le pays des ames : la solitude tue l'homme, le cœur a besoin d'aimer, prends garde que cette faim ne le dessèche, fais-le vivre pour la nation; car c'est un bon guerrier.

Et vous, mes enfans, écoutez les sages avis de ce vieillard; recevez-le comme un père sur notre natte. »

Ourahou cessa de parler, il était très-affaibli; le lendemain il reprit ses forces, et dit à Omourayou :

Mon fils, aime toujours Omaïra, comme tu l'aimes à présent : elle est belle comme un arbre en fleurs; mais le souffle du temps fera tomber toutes ces fleurs, ses ailes effaceront le coloris de son visage, un moment viendra où elle ne pourra plus te donner d'enfans, elle sera moins belle; alors ne délaisse pas

l'amie de ta jeunesse, celle qui a fait ton bonheur en écoutant tes soupirs, qui t'a soutenu dans ses bras, lorsque l'amour qui t'avait desséché, te faisait ramper sur la terre; celle qui pouvait, par son refus, te rendre malheureux. N'imite pas certains Hommes-rouges qui accablent leurs femmes sous le poids du travail, et les méprisent; vois toujours dans ton épouse un être sensible et faible, dont le Grand-père des hommes t'a confié le bonheur; lorsque tu paraîtras devant lui, il te demandera si tu l'a rendue heureuse; fais en sorte de pouvoir lui répondre : « Oui mon père! »

« Tant que tu seras jeune et vigoureux; tu pourras peut-être avoir moins besoin d'elle; mais lorsque les fatigues auront usé tes membres, lorsque l'âge aura glacé ton sang, une épouse qui t'aime, qui cherche à

soulager tes tourmens, te sera nécessaire ; et si tu l'as maltraitée, elle sera morte de chagrin, ou bien ta conduite aura glacé son cœur, elle te laissera sur ta natte. »

Omaïra dit avec empressement : « oh non, je ne l'abandonnerai jamais !

— Je crois ton bon cœur, douce Omaïra ; mais un rayon qui part du soleil est brûlant ; s'il traverse des nuages il se refroidit ; il en serait de même de la flamme qui t'anime, si ton époux te maltraitait.

Et toi-même, quand tu seras moins belle, quand le temps aura calmé le feu de l'amour, ne fais pas de reproches à ton époux, s'il te quitte pour aller dans la chambre du conseil, s'il te parle moins, et s'occupe à méditer les délibérations ; il devra penser plus à la nation qu'à toi : s'il te querelle ; sois douce et patiente,

l'orage passera, il reviendra près de son amie, et le feu de sa tendresse sera plus vif.

La voix de mon père s'éteignit avec la flamme qui l'animait, comme les vents qui cessent leur murmure au coucher du soleil. Aussitôt les airs retentirent de cris lamentables, ils attirèrent tous les guerriers ; et bientôt la natte sur laquelle la mort l'avait étendue fut inondée du sang qui sortait des blessures profondes qu'ils se faisaient pour exprimer leurs regrets. On posa le corps de mon père sur les branches de l'arbre des morts ; des poètes chantèrent ses exploits, ils étaient interrompus par des cris des femmes et des enfans qui pleuraient sur le corps du vieux chef.

Sa mort frappa au cœur mes jeunes amis ; Omourayou devint sombre et rêveur ; malgré son courage, des

larmes involontaires s'échappaient de ses yeux; souvent il se précipitait dans les bras d'Omaïra, serrait ses enfans contre son sein; puis détournant la tête pour cacher ses larmes, il restait immobile comme un homme frappé de la foudre. D'affreux pressentimens dévoraient son cœur; il me disait: « Ontéréé, j'entends toujours le bruit des aîles de la mort, sa main pèse sur mon ame, et l'écrase: le ciel du bonheur s'obscurcit, je vois des nuages sombres s'accumuler sur notre tente, la foudre est prête à nous frapper. Grand-père des hommes, si j'ai pu t'offenser, punis-moi; mais épargne mon épouse et mes enfans! Toi, dont le cœur est si bon, pourrais-tu les laisser tomber sur la terre? Je me jette dans tes bras, »

Je cherchais à éloigner ses tristes

pensées, mais il ne m'écoutait pas, me serrait la main en pleurant et me disait : « mon cœur est effrayé comme celui du cerf qui entend les chasseurs ; je ne sais où fuir, où conduire mon épouse et mes enfans! n'est-il pas d'asyle sur la terre qui puisse mettre à l'abri du malheur. »

Les tristes pressentimens de mon ami se vérifièrent ; il périt à la chasse, écrasé par un buffle furieux qui l'attaqua à l'imprévu.

La mort enleva bientôt sa malheureuse épouse qui expira dans mes bras.

Tant de malheurs me plongèrent dans un sombre désespoir ; le sage vieillard, ami de mon père, m'emmena dans une bourgade éloignée, il me fit choisir pour une députation chez des peuples du nord ; il m'accompagna, et parvint, par son

adresse et la force de ses discours, à me faire renoncer au projet que j'avais formé de renoncer à la vie dont le fardeau m'était devenu insupportable.

« Qui t'avait donc promis, me disait-il souvent, qu'Odéraï, ton père et tes amis vivraient toujours ? ne devaient-ils pas partir pour le pays des ames, où ils sont heureux? pourquoi ne t'es-tu pas préparé à leur voir faire le voyage ? n'espères-tu pas les y revoir ? Si un jongleur te prouvait que ton ame n'est pas immortelle, qu'il n'existe pas de Grand-être, que tu n'es qu'un animal jeté au hasard sur la terre, exposé à tous les maux que le temps amène avec lui ; tu aurais raison de te désoler de la perte de ceux qui embellissaient ta vie ; mais tu as une ame que le Grand-être appelera auprès

de lui. Tu n'es qu'en voyage, toutes les épines qui te déchirent restent derrière toi ; tu arriveras dans un beau pays, où tu goûteras le bonheur.

Pourquoi avoir attaché ta félicité à des objets dont tu n'étais pas le maître ? Tu as fait comme ces enfans qui trouvent un joli papillon, le chérissent, et se lamentent lorsqu'il vient à mourir. Tu ne pouvais t'assurer pour la vie, de l'existence de ton Odéraï, de ton père, de tes amis ; tu devais t'attendre à les voir tomber sur la natte de mort : le Grand-être pouvait les rappeler à lui, il l'a fait : oseras tu le blâmer ?

Ton imagination t'avait trompé, en te promettant que le bonheur d'avoir Odéraï pour épouse serait plus vif qu'il ne pouvait être ; elle

te trompe encore, en te disant que sa perte doit te faire quitter la vie; le plaisir après lequel on a soupiré se présente, on est étonné de le trouver si faible, ou de le voir diminuer; le mal que l'on avait redouté comme le plus cruel de tous, nous frappe, et le temps nous amène des consolations imprévues; souvent il se sert du malheur pour nous ménager des plaisirs : tu ne savais pas que pour trouver la félicité, il ne faut pas la poursuivre. Le Grand-père des hommes leur a distribué les maux et les biens par proportions fixées dans sa sagesse; le temps, les lieux, la situation n'y peuvent rien changer; et toujours on augmente ses peines, en voulant augmenter ses jouissances.

Le sage se contente de la portion de plaisir que le temps lui amène;

il souffre avec patience les maux qui le frappent. Il a calculé jusqu'où peuvent aller la méchanceté des hommes, l'insouciance, la légèreté de ses amis, et la rigueur du sort; rien ne l'étonne plus; tout est dans l'ordre établi par la nature; il s'y soumet sans se plaindre, parce qu'il ne peut s'y opposer; parce qu'il n'a pas assez de pouvoir pour empêcher une seule feuille de tomber de l'arbre qui la nourrit. Lorsque la douleur fait peser le temps sur son cœur, il le fait marcher plus rapidement, en étudiant les propriétés des plantes, pour savoir panser les plaies des guerriers; en instruisant les jeunes gens, en leur apprenant à être vertueux pour avoir moins à souffrir; il sait que travailler pour le bonheur des hommes est le seul palliatif de nos maux. Attends tout du Grand-être! il fait

pénétrer la consolation jusques dans la tente de mort de l'infortuné captif ; il attache à chaque situation des plaisirs qui ne sont que pour elle. »

J'ai suivi les conseils de ce sage. Une longue suite de lunes a éclairé ma tente solitaire ; depuis ces jours de mort, j'ai vu tomber autour de moi tous les amis de ma jeunesse ; je suis seul debout au milieu de leurs corps couchés dans la tombe, mes tristes regards se promènent sur eux ; ici est mon épouse Odéraï, là mon père Ourahou et mes jeunes amis, Omourayou, Omaïra ; j'entends leurs ames plaintives qui m'appellent : « Ontéréé, viens te réunir à nous dans le pays des ames ! »

O mes amis, j'irai bientôt vous rejoindre ; j'ai parcouru le long et pénible sentier de la vie ; j'ai arrosé

·90893

de mes larmes et de mon sang les épines dont il est hérissé ; mon existence n'a été qu'un long supplice ; le temps a fait tomber toutes les feuilles de l'arbre de vie, il n'en reste que l'écorce ; le chagrin a dévoré son cœur, le vent de la mort va le renverser, et mon ame se réunira à vos ames, pour n'être plus séparées ; jusque-là vous vivrez dans mon souvnir.

J'ai fait le plus de bien qu'il m'a été possible ; et du moins, après ma mort, ma tombe ne sera pas déserte ; des cœurs reconnaissans viendront l'arroser de pleurs !

FIN.

Imprimé par BOISTE, rue Haute-feuille.

E795
P163v
v.1,5





